A NEMENTS
d finimes
A S

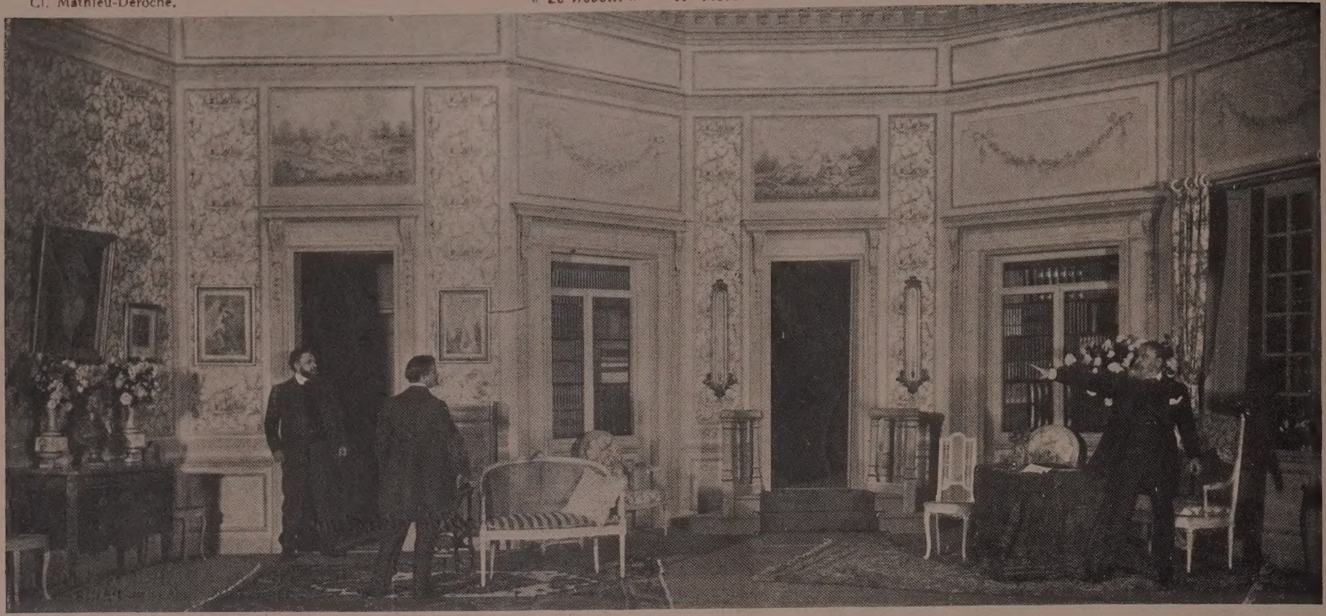
LA REVUE THÉÂTRALE

NOUVELLE SÉRIE
N° 49
Prix net : 1 fr. 50
Étranger : 2 »



riette ROGGERS
lot dans LA COUSINE BETTE

Cl. Mathieu-Deroche. « Le Réveil. » — IIe Acte.



M. Paul Mounet (Siméon Koff). M. Le Bargy (le prince Jean.) M. Mounet-Sully (le prince Grégoire).

bourgeoise du milieu, un tel reproche ne saurait subsister quand il s'agit du *Réveil*, M. Paul Hervieu ayant pris soin d'en situer l'action dans une sphère d'épopée où les événements intimes sont majestueusement liés à de grands faits d'ordre public : un complot, une restauration, des conflits dynastiques.

Un des personnages dit :

— La fière suite d'hommes dont nous sommes issus a rencontré aussi bien que toi les tentations adultères et les folies galantes. Aucun d'eux pourtant ne s'est attardé aux plaisirs, ni à ramper dans des caresses.

Sans doute, on s'exprime autrement aujourd'hui entre père et fils dans les discussions de vie familiale. Mais ce ton cesse d'être excessif et impropre lorsque le père est un prétendant souvent vaincu, souvent déçu, mais jamais résigné et réprimandant au nom d'un principe et d'un droit qu'il croit divins, son héritier qu'il voit démériter.

— Depuis que nous sommes de maison souveraine, ajoute-t-il, nos pères n'ont jamais poursuivi que deux alternatives : soit d'être investis de la dignité suprême, soit de mourir, insurgés, au champ d'honneur.

Et M. Paul Hervieu a d'autant mieux raison de revêtir d'une telle prose les indignations du vieux prince Grégoire qu'il sait donner d'autres accents à la réponse du fils, de ce jeune prince Jean, lequel n'éprouvant que des sentiments couramment humains, parle en homme de son temps, la langue de son temps.

— Résignez-vous donc, réplique-t-il avec une sobre et droite simplicité — résignez-vous donc, mon père, à ce que ce soit vous, le dernier représentant d'une race d'ambitieux. Je ne crains pas plus que mes ancêtres de sacrifier ma vie avant l'heure ; je ne le ferais que pour la femme que j'aime et dont je suis aimé.

Sur quoi, le prince Grégoire, haussant encore la voix et l'allure, se déchaîne avec une juste fougue de Zeus tonnant.

— Ainsi, devant cette foule de créatures qui implorent de toi le régime d'une justice meilleure et d'une misère moindre, devant ces légions héroïques et humbles, tu n'éprouves pas un tressaillement de mission providentielle ? Tu ne veux pas sentir ce qu'il y a de poignant et de superbe à ce que tant de regards soient tournés vers toi, prêts à s'emplir d'adoration, d'extase à ta seule vue de maître légitime, élu de Dieu ?

Et le dialogue se poursuit dans cette opposition de discours inspiré, mystique et de réponses logiques, simples, familièrement sentimentales en leur résistance passionnelle.

Mais il convient de rappeler les données de cette pièce vraiment originale, neuve et noble, pour montrer la réalité de ces deux principaux personnages dans le vrai caractère de leur situation scénique.

Le prince Grégoire, exclu du trône de Sylvanie, a vieilli dans les luttes politiques n'ayant jamais cessé d'appliquer ses efforts de ruse ou de violence au rappel de sa dynastie. Mais il a dû renoncer à espérer pour lui-même cette restauration. Sa réputation de monarque intransigeant et guerrier lui a aliéné pour toujours la confiance de son peuple. Si la Sylvanie reprend un roi, il faudra que ce roi soit un homme jeune, moderne et pacifique. Et déjà l'opinion publique a désigné le fils de Grégoire, le prince Jean.

Celui-ci vit à Paris. Instruit, penseur, il est tout le contraire d'un prétendant traditionnel. Ce qui l'occupe le plus au monde, c'est son amour pour une délicieuse parisienne, la comtesse Thérèse de Mégée — amour idéalement partagé, mais non réalisé ; car Mme de Mégée est une honnête femme, mariée à un honnête homme qu'elle peut ne pas aimer d'amour mais dont, jusqu'à cette heure, elle n'a pas voulu faire un époux trompé.

M. et Mme de Mégée ont une fille, Rose. Celle-ci a été fiancée à un aimable jeune homme, M. de Farmont. Or, les parents de ce fiancé ayant cru comprendre, sur certains rapports de médisance mondaine, que Thérèse de Mégée était la maîtresse du prince Jean, le projet de mariage se trouve suspendu. Devant le désespoir de Rose, la grand'mère de cette charmante enfant, Mme de Mégée mère, n'hésite pas à implorer le prince Grégoire dont elle fut aimée en leur jeune temps. Cette vive et charmante douairière fait appel au passé et supplie son royal ami de détourner Jean de Thérèse.

C'est donc dans une double pensée que le vieux prince intervient et somme son héritier de quitter Paris, de fuir ses amours stériles et malsaines et de tourner enfin ses vues vers le trône de Sylvanie.

Jean réserve sa réponse. Il se confie d'abord à Thérèse. Il lui dit que si elle ne se donne pas à lui, s'il ne se sent désormais retenu par autre chose qu'un flirt platonique, leur doux roman prendra fin. Lui-même redeviendra comme son père, un prince prétendant, jouant sa vie dans les bagarres politiques. Cette perspective désespère Thérèse. Que Jean ne parte pas! Elle l'aime; elle oubliera ses devoirs d'épouse et de mère; elle sera sa maîtresse, si cela seul peut le retenir. Elle accepte de venir à un rendez-vous.

Le lieu choisi par Jean pour la recevoir est une petite maison de Passy qui jusque-là n'avait servi qu'au prince Grégoire pour des entrevues secrètes avec les serviteurs secrets de sa cause. Instruit de la détermination de Jean et de Thérèse, le vieux prince conçoit un plan brutal. Il fait empoigner son fils par ses agents qui le séquestreront. Puis il laisse croire à Thérèse que celui dont elle allait faire son amant vient d'être tué. Il la fait ramener chez elle, chancelante, terrifiée, par une femme de confiance.

Rentrée dans l'hôtel familial, Thérèse de Mégée se retrouve devant la comtesse mère, devant son mari, devant sa fille. Après l'horrible épreuve elle se sent là comme en un lieu d'asile imprévu. Elle se laisse, malgré elle, instinctivement toucher par les tendres paroles de ce mari sans reproche, qu'elle a failli tromper et qui ne lui exprime que sa joie de la revoir. Bien mieux, elle a vu des larmes dans les yeux de sa fille; et la comtesse mère lui explique avec des ménagements infinis que si Rose a du chagrin c'est que certaines médisances sur le soi-disant roman maternel ont causé un scandale et brisé son joli rêve de mariage d'amour. C'est le réveil de la maternité. Un bal doit se donner le soir même dans la famille de Farmont, Thérèse comprend que le meilleur moyen de couper court aux médisances, ce serait de paraître à ce bal. En l'y voyant radieuse et parée, le soir même de la disparition de Jean, personne n'oserait plus insinuer qu'elle ait été vraiment l'amante du malheureux prince. Son parti est pris aussitôt. Elle ira à ce bal,

Et c'est quand elle a revêtu sa toilette de gala qu'elle se retrouve brusquement en présence de l'héritier de Sylvanie.

En séquestrant violemment son fils, Grégoire ne s'était proposé qu'un but : permettre à Thérèse de se ressaisir, de retourner chez elle, de se laisser reprendre par l'amour de sa fille, de son mari — créer entre les deux amants une interruption d'ivresse passionnelle qui leur prouvât à l'un comme à l'autre que leurs vies n'étaient point aussi liées qu'ils se l'imaginaient.

Ce plan subtil a réussi. A peine délivré par le consentement de son père, Jean a couru à l'hôtel Mégée. Il croyait y trouver Thérèse pleurant sa mort. Il la revoit harnachée pour le bal. Il veut crier son indignation. Thérèse n'exprime qu'une confusion rapide de pudeur surprise et ramène par un geste chaste son manteau sur ses épaules décolletées. Ils n'ont pas à s'expliquer davantage; ils ont tous deux compris : c'est l'adieu — avec quelques larmes — mais sans retour.

Thérèse s'est réveillée épouse et mère; et Jean repris par son père, redevient ce qu'ont été ses ancêtres et ce qu'il ne voulait pas être : un prince hypnotisé, exhumanisé par l'emprise traditionnelle et le vœu de régner.

Au-dessus de toute banalité, hors de toute affinité avec le commun modernisme des œuvres à la mode, cette œuvre puissamment personnelle classe M. Paul Hervieu parmi les grands écrivains de tragédie. Cette conception de créer une noblesse de drame épique sous le vêtement contemporain, ce paradoxe qui nous semblait un défi quand cet auteur s'y essaya dans le *Dédale* m'apparaît aujourd'hui plus clairement réalisable — je pourrais tout aussi bien dire réalisé. Et, tout en maintenant ma prédilection personnelle pour les symboles féeriques dans les dramatisations d'idées générales, je dois d'autant mieux cet hommage à l'énergie créatrice de M. Paul Hervieu que j'ai été plus obstiné à douter d'un tel résultat. Cette solide réussite a la force d'une démonstration heureuse; et je m'incline d'autant plus volontiers qu'il ne m'a jamais été qu'agréable de me voir donner tort par l'aboutissement d'une proposition difficile, d'un effort sincère, d'une pensée sainement volontaire et surtout par le succès d'une œuvre vraiment belle.

Les quatre actes de M. Paul Hervieu ont trouvé des interprètes dignes de leur portée : Mme Bartet, profondément pathétique en ses angoisses contradictoires d'amante passionnée et de mère repentante ; — M. Mounet-Sully, éloquent et majestueux; — M. Paul Mounet, dont le jeu ample et mâle s'est plié à de délicates souplesses de fin comédien; — M. Le Bargy, chaleureux et hardi; — M. Henry Mayer, triomphant d'un rôle faible et ingrat par beaucoup d'intelligence et de sincérité ; — Mlle Bergé, une débutante très douée, vraiment émouvante et charmeuse; — Mme Blanche Pierson, toute de bonté souriante — et dans des personnages incidents, bien présentés, Mmes Persoons, Lherbay et M. Delaunay.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

Cl. Mathieu-Deroche. « *Le Réveil* ». — IIe ACTE.



M. PAUL MOUNET. (Siméon Koff). Mme BARTET. (Thérèse de Mégée).

OPÉRA
OPÉRA-COMIQUE

LA RONDE DES SAISONS

LES PÊCHEURS DE SAINT-JEAN

LA COUPE ENCHANTÉE

« La Ronde des Saisons », ballet en 2 Actes et 6 Tableaux, de MM. Ch. Lomon et Hansen ; musique de M. Henri Büsser.

Mlle Zambelli est peut-être l'étoile du firmament parisien qui compte le plus de succès à son actif et la seule, sans doute, qui n'ait jamais connu l'échec ni la critique : elle vient d'être la meilleure cause de la réussite du ballet de M. Ch. Lomon, où elle est merveilleusement charmante ! On ne peut rêver une danseuse plus fine, plus mutine, plus souple, plus spirituelle, et là pourrait s'arrêter le compte rendu de la *Ronde des Saisons*...

M. Henri Büsser est un de nos musiciens d'avenir, doué d'imagination, de savoir et de goût : or, on lui a confié un livret de batteur de mesures, de rythmeur de valses et de polkas, n'exigeant d'autre règle que de marquer le temps fort et de ponctuer le défilé des Saisons par des appels de cuivre ! L'erreur est navrante ! quelles délicates harmonies de nuances et de lumières eût pu évoquer un musicien comme lui sur des apparitions gracieuses et des formes savoureuses. M. Ch. Lomon n'eût eu qu'à mettre un peu de poésie dans l'adaptation de son sujet...

M. Allard (Josselin). Mlle Fairy (Lélie). Mlle Dangès (Perrette). Mme Rachel Launay (Lucinde).

La Coupe Enchantée.

Quoi qu'il en soit, M. Henri Büsser a eu l'esprit de ne pas vouloir s'élever au-dessus du livret ; il s'en est au contraire sagement imprégné en se contentant d'écrire une musique à danser, pleine de verve, et d'ingéniosité. Il n'avait en effet qu'à se plier aux règles conventionnelles et démodées de la chorégraphie, à nous faire revoir les ensembles, les variations, les bonds, les pointes et les poses pâmées sur la hanche du mime, tous ces gestes inexplicables qui servent à exprimer des choses que les habitués finissent par comprendre... tout cela a fait le bonheur de tant de générations qu'il y en aura encore pour y trouver du plaisir ! M. Henri Büsser y a admirablement réussi et a prouvé qu'il eût été apte à écrire quelque chose de mieux si on lui en eût fourni la facilité.

La chorégraphie est œuvre de Mlle Rosita Mauri et de Mlle Zambelli : j'ai surtout admiré au deuxième acte la cinquième variation de Mlle Zambelli, — l'un des auteurs — commençant par des petits jetés battus en tournant, relevés sur les pointes en seconde, mouvement détourné. Ce pas n'a aucun nom technique ; il est nouveau et sort absolument de l'ordinaire.

La deuxième variation se décompose ainsi : entrechats quatre, petits jetés battus en tournant, pas de bourrée relevés sur les pointes en seconde et terminés par un enveloppé et une attitude ; puis, pas de bourrée ouverts en seconde, entrechat quatre et déboullés jusqu'à l'avant-scène : cette variation, également nouvelle, est fort jolie. Au deuxième tableau du deuxième acte : glissade, arabesque sur la pointe, détourné, dégagé en seconde ; puis de nouveau glissade, arabesque sur la pointe, détourné se terminant cette fois en une arabesque sur la pointe sur l'épaule de Mlle Louise Mante, puis sur l'épaule de Mlle Léa Piron.

Mlle Louise Mante est ample et somptueuse en seigneur. Mlles Ricotti, Léa Piron, Sirède et Nicloux représentent les Saisons : la première est un printemps fort joli mais d'une jeunesse excessive ; la seconde est un été qui s'épanouit ; la troisième un automne opulent et la dernière un hiver gracieusement ensoleillé.

« Les Pêcheurs de Saint-Jean ». — « La Coupe enchantée ».

L'intrigue des *Pêcheurs de Saint-Jean* peut tenir en quelques lignes :

Jacques, un pauvre matelot, aime Marie-Anne, la fille du riche patron, Jean-Pierre : c'est le premier acte. Il est refusé par le père, à cause de sa misère — comme dans *Mireille* — s'enivre et tombe sur celui-ci à coups de couteau : voilà le deuxième acte. Au troisième il pénètre chez Marie-Anne et l'insulte grossièrement, puis au quatrième, il l'épouse, pourtant, après avoir sauvé Jean-Pierre du naufrage.

L'invention de ce livret — quatre scènes muées en quatre actes — est aussi pauvre que son héros et le mode de la prose même pas rythmée, à peine parfois assonante, qui soumet la phrase verbale à la phrase musicale, constitue une contradiction, car c'est la première qui évoque l'idée de la seconde. M. Henri Cain y a mis, du moins, des scènes émouvantes pro-



Mlle Claire Friché (Marie-Anne). M. Vieuille (Jean-Pierre).

Les Pêcheurs de Saint-Jean. — Acte 1er.

Dessins d'André Loir.

Les Pêcheurs de Saint-Jean.

Mlle Friché M. Salignac
(Marie-Anne). (Jacques).

pres à être traitées en musique suivant la formule âpre et farouche de certains ouvrages modernes où les caractères sont esquissés de façon élémentaire, les sentiments sommairement exprimés, mais où l'action brève et brutale émerge des pittoresques préparations.

Le sujet a bien servi M. Widor dont la musique est violente et éclatante, avec un souci évident de ne pas tomber dans la sensibilité ou la mièvrerie : il était impossible de mieux se conformer au livret, au caractère des personnages.

M. Widor a particulièrement réussi l'ouverture symphonique fort longue et dans laquelle il a donné de très charmantes impressions dont il faut retenir surtout les aspirations simplistes, les élans mélodiques des âmes de pêcheurs. Cette ouverture a été merveilleusement conduite, pour ses débuts de chef d'orchestre, par M. Ruhlmann — certainement un parfait musicien. — On y prévoit la franchise et la sincérité de la partition, écrite telle qu'elle est éclose de l'imagination de son auteur, sans concession au goût ou aux habitudes modernes, sans recherche de science ou d'effets déplacés ; le maître n'a pas cédé à ce travers trop fréquent de prouver un savoir-faire dont personne ne doute, mais qui ne remplace pas l'inspiration.

La partition des *Pêcheurs de Saint-Jean* n'eût-elle d'autre qualité que celle-là, ce serait une raison suffisante pour qu'elle réussisse, car elle est vraiment l'œuvre d'un artiste d'une entière personnalité.

M. Vieuille s'est montré chanteur de premier ordre dans la création de Jean-Pierre ; sa voix et son attitude sont parfaites. Mlle Claire Friché détaille on ne peut mieux les nombreuses prières dont son rôle est semé. M. Salignac est un artiste complet : statuaire, violoniste à ses heures et ténor, ayant fait plusieurs tournées italiennes en Amérique ; il possède un joli timbre de voix et un accent fort dramatique : « Comme le travail est ici plus facile, moins énervant et moins fatigant que « nulle part ailleurs, disait-il en parlant de l'Opéra-Comique où il vient de débuter : tout y est si précis, si étudié, si bien mis « au point que l'on arrive au même effet avec un effort bien moins considérable ! »

Mme Cocyte est toujours en progrès et sa voix devient plus sûre et plus souple ; Mlle Comès et M. Carbonne, dans des rôles inférieurs, méritent un éloge égal. Jamais rien ne cloche à l'Opéra-Comique : le metteur en scène et le chef d'orchestre ont été très justement acclamés.

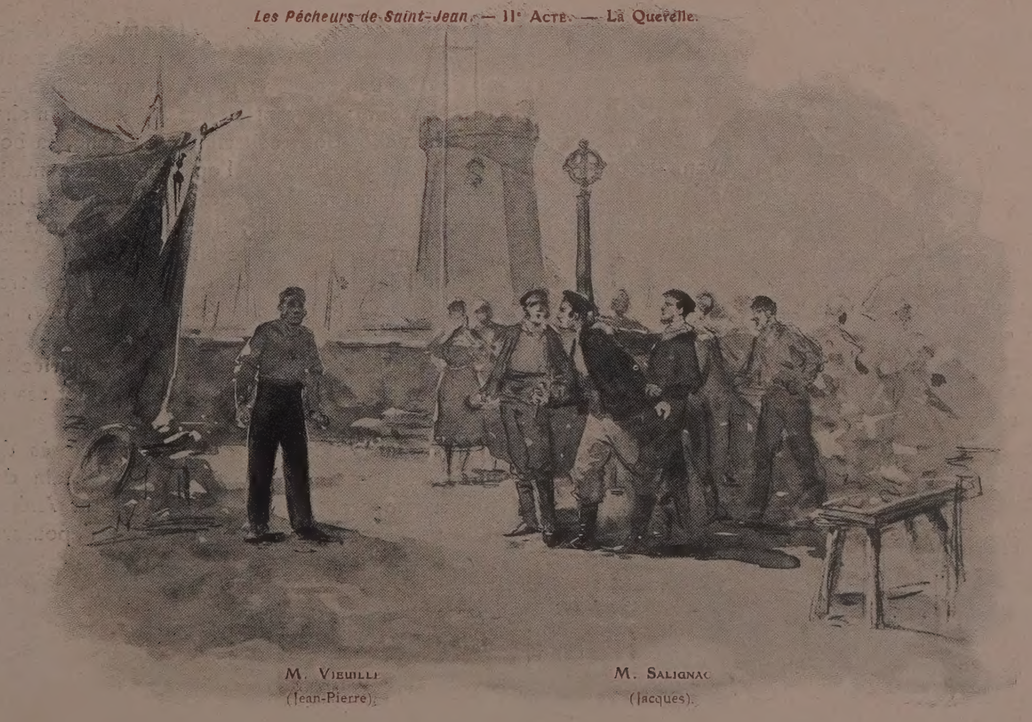
Le livret de la *Coupe Enchantée* montre tout le parti que l'on peut tirer d'un sujet banal. Comment s'intéresser à l'aventure de ce garçon resté dans l'ignorance complète des femmes et tombant amoureux de la première venue ? et quoi de plus simple que cette coupe enchantée à laquelle ne peuvent boire les maris trompés ! Mais M. Matrat a su, en réduisant le sujet à sa plus simple expression, transformer cette niaiserie en une naïveté gracieuse, faite de grâce et de clarté. M. Gabriel Pierné qui est un fin et un délicat a pu y développer ses principales qualités beaucoup plus à l'aise que dans les sujets plus importants, où son art manque le plus souvent d'accent et de personnalité ; dans les scènes de douceur et de tendresse, au contraire, il est le plus souvent charmant et c'est là qu'il fait sonner avec le plus de joliesse et de décision son orchestre traité de façon plus nette et plus précise. Il a pu déployer son talent sur un canevas approprié et telle est la cause du succès de la *Coupe Enchantée*.

Mlle Fairy, chargée du principal rôle, mignonne au possible comme femme et comme voix, se sert le mieux du monde de ses gracieux moyens. Mlle Rachel Launay tient agréablement le personnage de Lucinde et Mlle Dangès représente la traditionnelle villageoise d'opéra-comique.

MM. Allard et Delvoye sont des chanteurs et des comédiens excellents, qui assurent la perfection d'une interprétation ; il faut mettre hors de pair M. Cazeneuve pour la façon dont il a détaillé la page dans laquelle le campagnard refuse d'approcher de ses lèvres la coupe qu'apporte M. Delahaye, artiste et régisseur expérimentés. MM. Gourdon et Mesmaecker se complètent l'un l'autre et complètent aussi l'agrément de la *Coupe Enchantée*.

Charles BERT.

Les Pêcheurs de Saint-Jean. — IIe Acte. — La Querelle.



M. Vieuille (Jean-Pierre). M. Salignac (Jacques).

Dessins d'Andre Loir.

THÉATRE DE L'ODÉON — "JEUNESSE"

Ce titre rappelle celui d'une comédie de M. Capus, jouée il n'y a pas longtemps, et sans grand succès, à la Comédie-Française. Mais M. André Picard, l'auteur de la nouvelle pièce représentée à l'Odéon, ne peut être accusé d'avoir voulu marcher sur les brisées de M. Capus, car son ouvrage date d'il y a trois ans ; il a donc bien fait de garder le titre qui lui appartient. J'ajoute, tout de suite, que sa comédie est supérieure à celle de son spirituel confrère et qu'elle a obtenu un franc succès.

Qu'est-ce que la « Jeunesse » dont M. André Picard s'occupe aujourd'hui ? C'est celle d'un quinquagénaire qui prétend ne pas vieillir et veut jouer encore le rôle de don Juan. Ce personnage est connu, très connu au théâtre. Je ne formule pas, comme l'a dit curieusement un critique, que « c'est un papillon de nuit qui prend du ventre, mais qui voltige quand même ! » Non, c'est un de ces êtres comme l'on en rencontre encore dans le monde, qui ne vivent que pour le plaisir et qui ne peuvent voir une jolie femme sans perdre le peu de raison qui leur reste. M. André Picard nous a présenté ce type avec tant d'esprit et tant d'habileté qu'il l'a véritablement rénové, si ce n'est rajeuni. Maintenant, voici le conte bleu qui nous a été raconté.

Cl. Studia-Lux.



Mme Marthe Régnier (Mauricette).
(Toilette de MARTIAL et ARMAND).

Roger Dautran est un riche sénateur s'occupant quelquefois de politique et souvent de frivolités. Il est marié à une femme excellente, bonne et simple comme une brebis, douce et indulgente, d'un calme et d'une clémence extraordinaires. Elle connaît toutes les frasques de son mari. Elle sait la liste de ses conquêtes. Elle n'ignore pas que, sous prétexte de conférences politiques ou de réunions propres à encourager l'agriculture et l'industrie, le pauvre Roger court la prétentaine. Elle sait qu'il est atteint de ce mal bizarre et dangereux qui s'appelle « la Papillonne ». D'autres, à sa place, seraient moins faciles et consigneraient à la porte du logis le mari volage. Mais elle ne le veut pas. Il suffit que le traître lui adresse un mot aimable, lui serre doucement la main, la gratifie d'un sourire, se laisse aller au demi-aveu de ses fautes, entrecoupe ses paroles de quelques soupirs et ajoute de vagues protestations de repentir pour qu'elle s'émeuve, se résigne et pardonne. Plus elle a à se plaindre de lui, plus elle semble l'aimer. Elle se contente — et cela est fait pour choquer les esprits délicats — de petites intimités brèves. Que dis-je ? Elle en est fière. Y a-t-il beaucoup de créatures aussi clémentes, aussi tolérantes, aussi résignées ? On le dit. Je le veux bien, mais M. Picard exprime cela avec un peu trop de crudité... Mme Dautran se lasse à la fin de voir l'époux frivole déserter la maison, dîner trois ou quatre fois la semaine on ne sait où et répéter perpétuellement les mêmes mensonges. Elle s'attriste, elle s'ennuie. Elle a les yeux fatigués, car elle a bien pleuré malgré sa résignation apparente, et ne pouvant plus supporter les longues veillées solitaires, et ayant perdu l'enfant, le seul enfant qu'elle avait eu, elle pense à chercher une jeune fille qui la distraira en lui faisant la lecture et en conversant avec elle. Le hasard lui envoie une charmante personne, Mauricette Lelière, la fille d'un artiste, qui a reçu une certaine éducation et qui, malgré ses façons primesautières, est avenante et gracieuse au possible. A peine s'est-elle présentée chez Mme Dautran, qu'elle la met franchement au courant de son existence. Elle n'a pas connu sa mère. Son père, un graveur célèbre, mort encore jeune, l'aimait comme un papa, comme une maman, et la gâtait. Mauricette en parle gentiment et les larmes aux yeux.

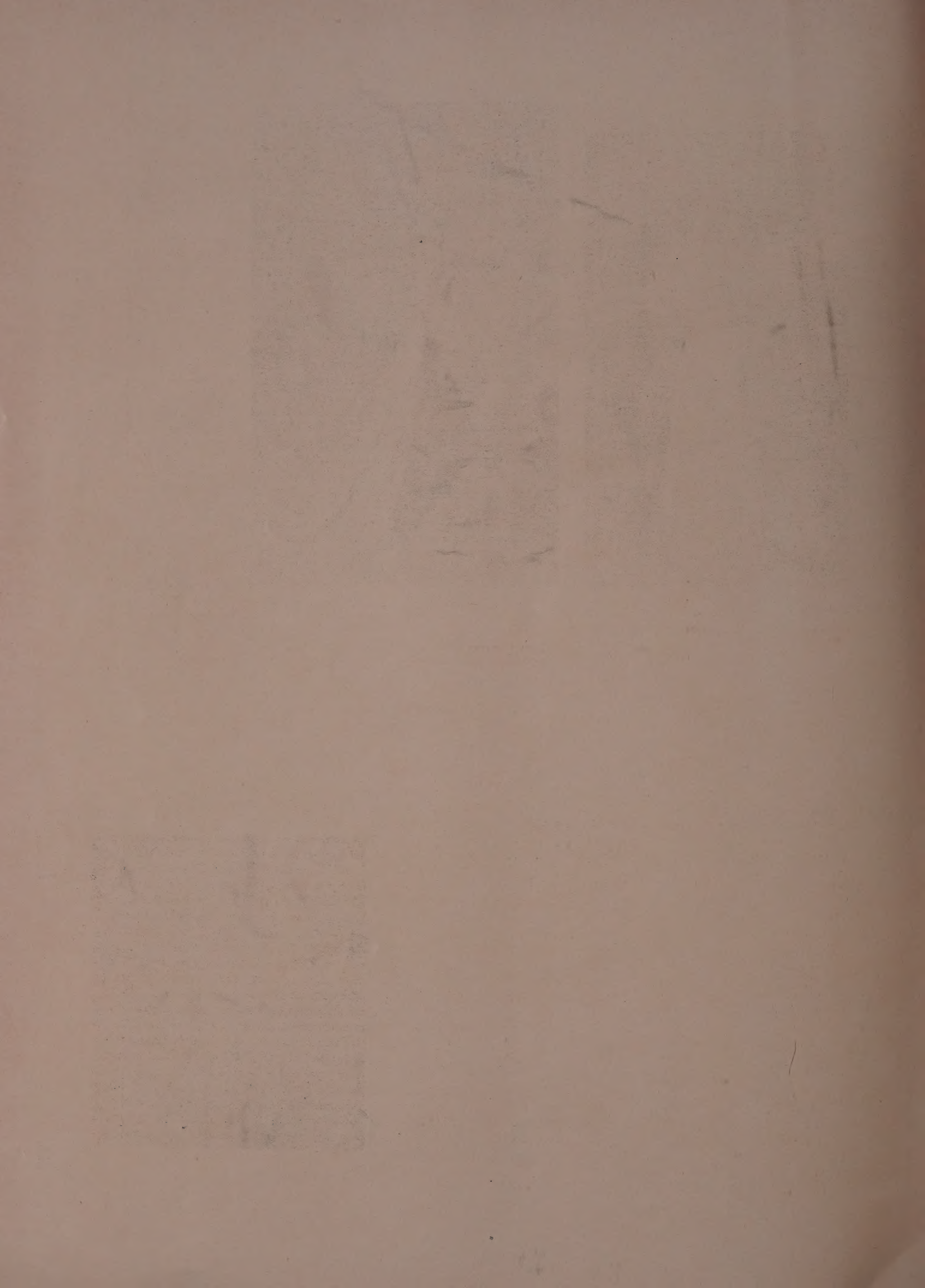
Mauricette raconte comment, après la mort de son père, les amis de celui-ci voulaient faire d'elle une artiste, une pianiste, un modèle. L'enfant refusa. Heureusement pour elle, M. Lorbin, un ami sensé, qui venait de faire un petit héritage, l'avait prise chez lui et confiée à sa femme. Et c'était la bonne Mme Lorbin qui, ayant su que Mme Dautran cherchait une lectrice, avait eu l'idée de l'envoyer chez elle. Son récit simple et franc, sa bonne grâce, son air délicat ont touché Mme Dautran. Mais avant de prendre Mauricette, elle veut avoir l'opinion de son mari. Celui-ci, qui a déjà disposé de sa soirée pour courir je ne sais où, arrive de mauvaise humeur. Mais dès qu'il a aperçu la jeune fille et remarqué sa finesse, sa distinction et sa beauté, dès qu'il a causé cinq minutes avec elle, il engage vivement sa femme à ne pas laisser partir ce trésor et, pour marquer sa satisfaction, l'invite à dîner, puis s'invite lui-même. Mme Dautran lui fait remarquer, sans malice, qu'il est prié à un banquet parlementaire. Il regarde sa montre et déclare qu'il est trop tard. Il préviendra ses amis par téléphone, et pendant que Mauricette et Mme Dautran entrent dans la salle à manger, annonce au restaurant Durand : « Zut ! je n'ai rien à vous commander aujourd'hui ! », puis il court se mettre à table.

Vous devinez ce qui va suivre. Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre qu'à l'acte suivant, Mauricette, venue à la campagne chez les Dautran, est maintenant la reine du logis. Ses gentillesses, ses minauderies, ses rires et ses sourires lui ont gagné tous les cœurs.

Dautran, surtout, est fou de la nouvelle venue. Il trouve un plaisir indicible à rester au foyer auprès de la belle enfant. Mais que nul ne s'avise de lui conter fleurette, sinon malheur à lui ! Justement un invité, un certain de Chovry, ose lui tenir quelques propos galants. Dautran survient et le congédie rudement. Mais soudain le docteur Aubert, un ami de la maison, qui n'a pu voir, lui aussi, Mauricette sans être séduit par sa grâce exquise, offre de l'épouser. Dautran,



Mme Marthe RÉGNIER.





Mme Émilienne Dux (Andrée Dautran).



Mme Émilienne Dux (Andrée Dautran).
Chapeau de la Maison CARLIER.

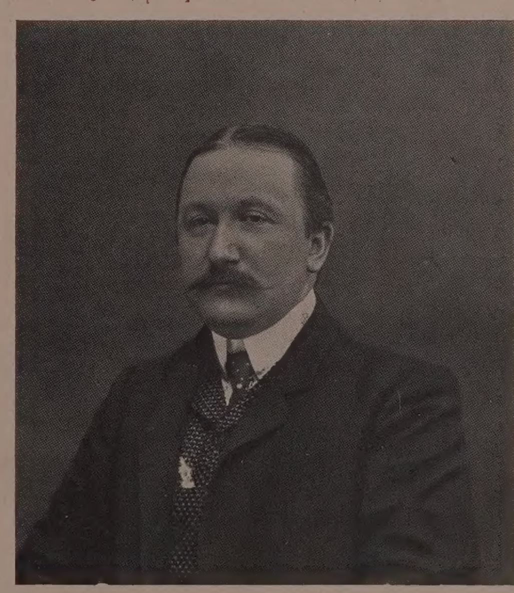
inquiet et jaloux, essaie de dissuader son ami. Ses conseils ne sont pas écoutés. Alors il élève la voix et dit à Aubert qu'il n'est pas le mari qu'il faut à Mauricette. Il s'emporte, il menace même. Il oublie sa propre situation et, devant sa femme stupéfaite, il se laisse aller à de tels accès de colère que sa passion apparaît toute crue. Mauricette, qui avait d'abord refusé de devenir la femme du docteur Aubert et que la délicatesse, l'empressement et la bonté de Dautran avaient presque séduite, comprend la situation qui va lui être faite. Elle ne veut pas déchoir. Elle se repent d'avoir eu un penchant inconscient pour Dautran, et, de crainte de succomber, court au docteur et le supplie de la prendre pour femme. — Au troisième acte, le docteur Aubert cause avec sa sœur des mauvaises circonstances qui le contrarient. Six mois se sont passés depuis le jour où Dautran a fait de si lamentables aveux. Le mariage a eu lieu. Mauricette est une épouse loyale et fidèle, mais elle ne cache pas à Aubert que son cœur n'est pas encore apaisé. Le jeune ménage est dans un état de trouble et de mélancolie pénible.

Dautran est tombé malade ; il a failli mourir. A peine remis, il a cherché à revoir la jeune femme, qu'il aime toujours follement. Même, il lui fait parvenir une lettre où il lui demande une entrevue. Mauricette va droit à son mari et lui remet cette lettre. Que doit-elle faire ? Le docteur prend un parti héroïque. Il permettra à sa femme de revoir Dautran, puis elle verra ce qu'elle doit faire. Il sait quel est le noble caractère de Mauricette, et si douloureuse que soit la concession qu'il vient d'accorder, il ne doute pas de sa franchise et de son honneur. Dautran reparaît, pâle, abattu, brisé. Dès qu'il revoit Mauricette, sa physionomie s'éclaire. Il s'excuse, il se repent, il implore. Mais le charme est rompu. Et dans cet homme qui murmure humblement quelques mots d'amour, Mauricette ne voit plus que le mari de Mme Dautran. Elle l'écoute avec compassion, elle le regarde avec tristesse, elle lui répond avec loyauté. Elle est devenue la femme du docteur Aubert et elle veut que Dautran la considère désormais comme telle. Celui-ci a compris, et, renonçant, ou paraissant renoncer à un rêve insensé, il retourne au foyer qu'il n'aurait jamais dû déserter.

Telle est cette aimable comédie, qui a plutôt l'air d'un petit drame intime. Encore une fois, l'amour d'un homme âgé pour une jeune femme n'est pas un sujet nouveau, ainsi que le prouvait récemment M. Jules Lemaître dans sa ravissante comédie la *Massière ;* mais ici, en raison de l'originalité de certaines scènes, de la vivacité et de l'esprit du dialogue, ce thème a paru presque neuf aux spectateurs qui l'ont favorablement accueilli. On a dit que c'était du Scribe. Mais c'est là un éloge. Combien avons-nous actuellement d'auteurs qui ont l'adresse et le talent de Scribe ? Comptez-les ! Si M. Picard est du nombre de ces heureux, je l'en félicite... Il est certain que la pièce du jeune auteur mérite certaines réserves, mais, ceci dit, elle me paraît bien écrite, bien comprise, bien présentée. De plus, elle est jouée excellemment.

Parmi les interprètes, je mets en première ligne M. Tarride, qui a su, avec un art consommé, composer le rôle difficile du tendre sénateur Dautran. Les moindres nuances, les moindres détails, les jeux de scène, les jeux de physionomie ont été, par lui, rendus dans la perfection. Mme Marthe Régnier est une délicieuse petite Mauricette et Mme Dux une sympathique Mme Dautran. Louons encore MM. Janvier, Severin et Mlle Rebecca Félix.

La soirée avait commencé par une petite piécette de M. Sacha Guitry, le *Mari qui faillit tout gâter.*



M. Tarride (Roger Dautran).

Henri WELSCHINGER.

Clichés Studia-Lux.

LA COUSINE BETTE
AU VAUDEVILLE

M. Gaston Dubosc
(le maréchal prince de Wissembourg).

Un des rêves de Balzac se réalise cinquante ans après sa mort. Il a un répertoire théâtral. Pour faire suite au *Colonel Chabert*, à la *Rabouilleuse*, et en attendant les *Ursule Mirouet* qui sont dans l'air, MM. Pierre Decourcelle et Granet ont mis en scène, au Vaudeville, la *Cousine Bette*, un des plus dramatiques romans de la série des « Parents pauvres ». Le travail est adroit et respectueux ; il fait tenir en quatre actes, sept tableaux et quarante-cinq minutes de spectacle un des chefs-d'œuvre foisonnants et touffus du génial créateur de Madame Marneffe et du baron Hulot.

Le prologue se passe chez Madame Hulot. Rappelons — car le spectateur doit faire table rase de ses lectures et arriver au théâtre avec une âme toute neuve — que le baron Hulot, ancien officier de la Grande-Armée, directeur au ministère de la guerre, frère de l'illustre maréchal Hulot, un des héros de la retraite de Russie, mène une vie de bâton de chaise. A plus de soixante ans, il délaisse sa femme pour la théâtreuse Josepha ; il ruine ses enfants, et n'a pas versé les deux cent mille francs promis à son fils, récemment marié à la fille du richissime parfumeur Crevel, son compagnon de débauches. Encore moins pourrait-il doter son autre enfant, Hortense, et celle-ci menace de lui rester pour compte. Il a exaspéré Crevel en lui prenant Josepha, et le parfumeur pervers veut le punir en séduisant sa femme. Sachant toute la tendresse d'Adeline Hulot pour Hortense, Crevel lui met le marché en mains. Qu'elle « couronne sa flamme » et il dotera la jeune fille. Mme Hulot, dont les escapades du baron, érotomane presque inconscient, n'ont pas encore lassé la fidélité, repousse avec horreur ces injurieuses propositions, et sa vertueuse résistance condamnerait Hortense à rester vieille fille si l'ingénue ne mettait à profit certaines confidences de Cousine Bette.

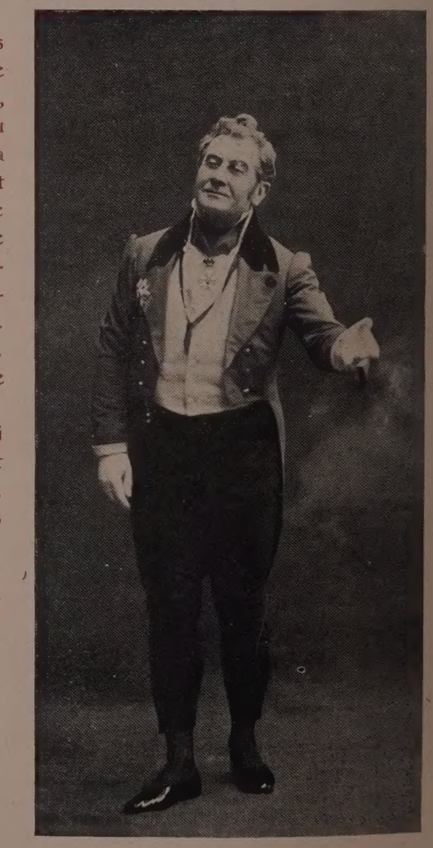
Cette cousine, de son vrai nom Lisbeth Fischer, est une parente, pauvre et quadragénaire, qui végète dans l'entourage des Hulot. Elle cache, sous des dehors puritains, une âme romantique, un tempérament de grande amoureuse ; elle a sauvé du suicide, recueilli, réconforté, rendu au travail un réfugié polonais, le statuaire Wenceslas Steinbock, qui succombait à la misère. Pour lui payer des professeurs et lui louer un atelier, elle a dépensé ses petites économies. C'est la Germinie Lacerteux d'un Jupillon de marque moins plébéienne ; elle l'aime d'un amour qui n'a rien de maternel, et, si elle n'espère pas devenir comtesse Steinbock, du moins a-t-elle voué une haine sans merci à la femme qui lui prendra Wenceslas. Or, cette femme est sa propre cousine, la petite Hulot. A l'insu de Bette, Hortense rencontre le beau sculpteur. Double coup de foudre ; fiançailles rapides, Adeline Hulot ayant hâte de caser sa fille et le baron étant ravi de trouver un gendre pas exigeant ; mariage précipité.

Cousine Bette a été prévenue trop tard pour mettre obstacle à l'union projetée, mais elle ne pardonne son humiliation ni à Hortense, ni à sa mère, et, pour se venger, elle pactise avec une dangereuse créature qui vient de remplacer dans le cœur du baron l'ingrate Josepha, enlevée par le duc d'Hérouville : Mme Marneffe. C'est la femme d'un petit employé du ministère de la guerre, placé dans le service de Hulot. On l'a mariée presque enfant à ce sinistre personnage, usé par une existence de débauches, et qui, tout de suite, s'est découvert la vocation de proxénète conjugal. Marneffe veut un avancement rapide et de bonnes rentes ; Mme Marneffe ne demande qu'à jouer son jeu. Aussi, au deuxième acte (une réception chez la baronne Hulot, avec défilé de grands personnages : le prince de Wissembourg, ministre de la guerre, le maréchal Hulot, l'illustre docteur Bianchon) la voyons-nous prendre possession en quelque sorte publique du baron, qu'elle a littéralement affolé. Sa domination est si complète que Cousine Bette n'hésite pas à s'assurer une pareille alliée. Lisbeth sera la plus fidèle auxiliaire de la Marneffe et celle-ci mettra au pillage le patrimoine des Hulot.

Troisième tableau : chez Mme Marneffe. La femme fatale, « la dévorante », a obéi aux injonctions pratiques du sieur Marneffe en prenant trois amants : Hulot, Crevel et même le petit mari d'Hortense. Tous les trois doivent faire la fortune du ménage, et Valérie, qui va être mère, compte bien les attacher pour l'existence, en attribuant à chacun d'eux, dans l'intimité des aveux attendris, cette paternité adultérine.

Mais il convient de procéder par ordre et d'exploiter d'abord le baron, en lui arrachant deux faveurs insignes : la nomination de chef de bureau et la croix de la Légion d'honneur pour le putatif Marneffe. Le baron hésite à faire contresigner par le prince de Wissembourg un aussi scandaleux passe-droit. Marneffe risque alors le coup du chantage. De connivence avec Valérie, il fait surprendre le couple en flagrant délit. Le procès-verbal met Hulot à sa discrétion, et au cinquième tableau (un appartement rue Plumet), nous voyons le baron supplier le ministre de la guerre de lui accorder la nomination de Marneffe.

L'Excellence cède pour épargner la police correctionnelle à un vieux camarade, mais avec ce correctif comminatoire : « Prends garde, Hulot, ne lasse pas tes amis ! » Avertissement tardif. Afin de subvenir aux exigences de Valérie, le baron a envoyé son oncle, le



M. Duquesne (le baron Hulot).

Clichés Studia-Lux.



M. Gaston Dubosc.

marchand de fourrages Johann Fischer, tripoter en Algérie sur les fournitures militaires. Johann, pris la main dans le sac, s'est suicidé ; on a trouvé des preuves de la complicité de Hulot. S'il ne restitue pas deux cent mille francs, c'est l'infamie publique. Où les prendre ? En vain Adeline Hulot, dans un élan d'héroïsme, s'offre-t-elle à Crevel avec de sublimes gaucheries de courtisane ingénue, en vain accomplit-elle ce miracle de décider le vieux galantin à lui proposer gratuitement, respectueusement, la rançon de l'honneur des Hulot. Mme Marneffe intercepte l'argent.

C'est le frère du baron, le vieux maréchal Hulot, qui sacrifie ses dernières ressources pour empêcher son cadet de passer en cour d'assises. Après avoir maudit l'amant de Mme Marneffe (sixième tableau : le cabinet du baron au ministère de la guerre), il s'éloigne en laissant sur la table un pistolet chargé. Mais Hulot n'a pas le courage de se faire justice, et, au dénoûment, nous le retrouvons sous la houppelande graisseuse d'écrivain public, dans une échoppe de la galerie de Cherbourg, sur la frontière de cette Petite-Pologne qui occupait l'emplacement de la future gare Saint-Lazare. Il a glissé au dernier degré de l'abjection et s'est vu abandonner par Mme Marneffe (que la Providence a d'ailleurs châtiée en lui infligeant une maladie aussi incurable qu'inavouable par l'intermédiaire d'un bellâtre faubourien) ; il vit en petit ménage avec une mineure, le trottin Atala, et finirait dans le ruisseau, si la baronne Hulot, dont la miséricorde a pris un caractère angélique, ne venait l'arracher à cette fange.

Ce dénoûment n'a pas la grandeur tragique et pessimiste de cette fin du roman qui nous montre le baron Hulot épris d'une immonde maritorne. De même, dans le développement de la *Cousine Bette* théâtrale, ce qui manque le plus c'est Bette elle-même, en tant que créature agissante et dirigeante ; elle se promène sur la lisière du drame familial ; ses rancunes, ses rancœurs, la bile de vieille fille et de parente pauvre qu'elle expectore, nous laissent indifférents, n'exerçant aucune influence directe sur la dislocation du ménage Hulot, que suffit bien à détruire le terrible vice du baron. Mais ces réserves, qui s'appliquent d'ailleurs à la plupart des mises au point scéniques des romans célèbres, laissent indemne l'adaptation minutieuse des épisodes du roman, exécutée de main d'ouvrier par MM. Decourcelle et Granet.

C'est le détail de la *Cousine Bette* qui fait l'intérêt supérieur de cet arrangement dramatique. Il est tout à fait réussi et captivant ; les personnages de premier plan, le baron, Adeline, Lisbeth, Valérie, le sieur Marneffe, le prince de Wissembourg, la touchante Hortense, la tragique marchande à la toilette (Mme Nourrisson), qui tient au rabais l'emploi de la justice immanente, tous, toutes prennent leur plein relief dans leur véritable ambiance. M. Duquesne, Hulot tragique ; Mme Henriette Roggers, « passionnelle », un peu surprise de jouer les femmes résignées, mais d'une belle ferveur dans la scène de séduction de Crevel ; Cécile Caron, d'un provincialisme amusant aux dessous fébriles ; Berthe Cerny, une Marneffe savoureuse ; Lérand, un mélodramatique Marneffe ; Dubosc, Camille Bert, Yvonne de Bray, Ellen Andrée, communiquent une réalité intense à la galerie balzacienne.

M. Duquesne.

Et M. Porel, avec un enthousiasme de directeur-artiste, soucieux de rétablir l'ambiance de la Comédie Humaine, avec les décors et les costumes du temps, fidèlement reproduits, nous a donné la plus prestigieuse reconstitution de cette société bourgeoise des premières années de la monarchie-citoyenne, aux appétits réalistes compliqués d'envolées romantiques.

Camille LE SENNE.



Mlle Ellen Andrée
(Mme Nourrisson).



Clichés Studio-Lux.

Balzac au Théâtre

MM. Pierre Decourcelle et Granet viennent de donner au Théâtre du Vaudeville une *Cousine Bette* remarquablement adaptée. De son côté, M. Porel, assisté du maître dessinateur Thomas, a fait revivre de façon admirable l'époque à laquelle ont existé, on peut le dire, les héros de Balzac.

Quant à la réussite de l'ouvrage, nous n'avons pas ici à en discuter, c'est affaire de critique, et nous ne voulons en ces lignes que rappeler les pièces qui ont été inspirées par les chefs-d'œuvre du grand romancier.

La dernière fut la *Rabouilleuse* (Odéon, 11 mars 1903), de M. Emile Fabre, d'après *Un ménage de garçon*. Elle obtint un grand succès. C'est un fait assez rare en l'espèce.

Un mois avant la *Rabouilleuse* (13 février 1903), M. Antoine jouait un *Colonel Chabert*, de M. Louis Forest, où lui-même incarnait le légendaire soldat du Premier Empire. N'insistons pas. M. Antoine, alors qu'il n'était que directeur du Théâtre-Libre, offrit à son public le *Père Goriot*, de M. Adolphe Tabarant, le 24 octobre 1891. Les *Chouans* (12 avril 1894), eurent une belle carrière à l'Ambigu. Les adaptateurs, MM. Emile Blavet et Pierre Berton, y firent preuve d'une grande habileté scénique. Le Théâtre-Cluny donna, le 14 avril 1874, un *Cousin Pons*, de M. Adolphe de Launay. Charly jouait le Collectionneur, et Mme Moïna Clément Madame de Marville. Au Théâtre des Nations (7 septembre 1882), première représentation de *Lydie*, drame en cinq actes, de M. A. Miral, d'après *Splendeur et Misère des Courtisanes*. M. Pouctal jouait Rubempré ; M. Renot, Vautrin ; et Mme Jeanne Pazza, Esther.

« La Peau de chagrin ».

M. Arnault (Raphaël). M. de Prelle (Job).

En remontant dans le passé, nous trouvons un assez grand nombre de pièces tirées des romans de Balzac ; tirées est un euphémisme, car, en réalité, sauf deux ou trois, ces adaptations étaient d'une faiblesse désespérante qui confinait au ridicule.

Sans suivre l'ordre chronologique, nous notons un drame en cinq actes : la *Peau de chagrin*, de Louis Judicis (Ambigu, 6 septembre 1851). Il eut pour collaborateur dans plusieurs drames, entre autres les *Cosaques*, Arnault, une des gloires du boulevard du Crime, qui joua le rôle de Raphaël. Dans la distribution, signalons le petit rôle de Rancy, tenu par M. Frédéric Febvre. Les deux principaux rôles de femmes étaient joués par Lucie Mabire et Elisa Deschamps. Tout s'arrangeait à la fin selon la poétique du temps, remise à la mode aujourd'hui par M. Capus. L'existence entière des héros n'était qu'un songe, ainsi qu'on l'avait vu pour *Victorine* ou *la Nuit porte conseil*.

Il y eut une *Peau de chagrin* mise à la scène antérieurement qui avait pour sous-titre : le *Roman en action* ; c'était une parodie du livre célèbre. Elle fut jouée à la Gaîté le 4 novembre 1832. Elle était signée Simonin et Théodore Nézel. Le protagoniste, Raphaël, commis-marchand, c'était Leménil, qui passa depuis au Palais-Royal. La pièce est assez drôle à lire.

Je me rappelle, étant encore gamin, avoir vu, vers 1875, à une des matinées organisées au Gymnase, dans lesquelles on donnait des pièces de l'ancien répertoire, la *Fille de l'Avare*, avec Bouffé, qui avait créé le rôle de Grandet.

En effet, cette comédie-vaudeville en deux actes, de Bayard et Paul Duport, n'est autre que l'adaptation d'*Eugénie Grandet*. Elle fut représentée pour la première fois (7 janvier 1835) au même Gymnase avec Bouffé, Allan et Mme Léontine Volnys dans le rôle d'Eugénie. En 1875, ce rôle était joué, si je ne me trompe, par Geneviève Dupuis, fille de Charlotte Dupuis, qui fournit une si belle carrière au Palais-Royal. Le rôle de Grandet, entre temps, avait été repris avec succès par Leclerc, un excellent artiste des Variétés. J'étais trop jeune pour me souvenir aujourd'hui des impressions que je ressentis à l'époque : j'ai dû y prendre plaisir, car les enfants s'amusent toujours au théâtre ; mais j'ai lu la pièce et, il faut en convenir, nos pères n'avaient point l'esprit compliqué. Ils applaudissaient au couplet que voici, chanté par Charles, le neveu de l'Avare, et qui était, si je ne me trompe encore, Frédéric Achard, le même qui créa *Monsieur Alphonse* et *Bébé* :


« Le Lys dans la Vallée ».



M. Geffroy (Cte de Mortsauf). M. Maillart (Félix de Vandenesse). Mme Judith (Ctesse de Mortsauf). Mlle Théric (Emmeline). M. Provost (Chessel).

Air d'*Aristippe*.

Ici tout afflige la vue, — Les murs, les meubles, tout est vieux ; — Tout semble dire à l'âme émue — Que l'ennui seul règne en ces lieux. — Triste séjour, d'où, j'imagine, — On fuirait vite et de bon cœur... — Si vous n'étiez là, ma cousine, — Pour y faire croire au bonheur.

C'est du dernier galant. Ce n'est pas tout. Il y a un ensemble où Grandet, Eugénie et Charles nous chantent d'exquises paroles sur l'air : *A chaque pas, dans ce charmant voyage*, et un couplet de Grandet sur l'air de *Connaissez mieux le grand Eugène*, qui finit par cette pointe délicieuse :

De tous les biens que l'on peut envier... — Dam ! je n'en vois qu'un de plus doux, peut-être, — Ce serait de ne pas les payer !

Cela ne vaut pas ce que chante le père Goriot

Une scène du « Gars ».

M. Guyon (Le Gars). — Mme Blé (Marie).

dans le drame-vaudeville de Théaulon, Decomberousse et Jaime, avec une musique nouvelle de M. Tolbecque : *Les belles filles que voilà ! — Et dire qu'à moi seul* (bis) *j'ai fait ces anges-là !* — D'ailleurs, toute la pièce est dans ce style. Goriot retrouve une fille qu'il avait perdue et sa fortune, grâce à Vautrin, malfaiteur des plus sympathiques, et ladite fille épouse Eugène de Rastignac, représenté par l'élégant Bressant.

Pour en fixer la mémoire, disons que cette pièce fut représentée sur le Théâtre des Variétés, le 12 avril 1835. Les principaux rôles étaient tenus par Vernet (Goriot), Alexis, Lamarre, Vezian, Bressan (*sic*), Dumoulin, Mmes Jolivet, Pougaud et Atala Beauchêne.

Il y eut, vers la même date, deux autres vaudevilles sur le même sujet : le *Père Goriot*, en deux actes, *commis* par Ancelot et Duport, et un deuxième, de Laurencin, Marc Michel et Simonin. Avec celui de M. Tabarant, cela fait quatre. Espérons que ce sera tout.

On voit que les couplets précités ne le cèdent en rien à ceux de *Madame Marneffe* ou le *Père Prodigue*, drame-vaudeville en cinq actes, de Clairville (Gymnase, 14 janvier 1849), dont notre érudit confrère, M. Aderer, a donné des extraits, il y a peu de jours, dans le *Temps*.

Théâtre de la Gaité. — « *Paméla Giraud.* » — IVe Acte.



Mme du Brocard (Mélanie). — Mme Saint-Albin (Paméla). — Mme Rousseau (Mme Stéphanie). — Rousseau (Édouard). — Binet (Francisque). — Dupré (Joseph). — Saint-Mar (le général Verby).

Il faudrait les remémorer tous. La place me manque.

Ajoutons celui-ci seulement, après avoir dit que, dans la pièce de Clairville, Valérie Marneffe n'est pas mariée à M. Marneffe, qu'elle est la sœur de la baronne Hulot et qu'elle va épouser un riche Brésilien qui a toujours cru à sa vertu.

Valérie veut tout révéler et elle chante :

Air de *Daniel.*

Pour qu'au moins je sois digne d'elle,
Pour que sa main serre ma main,
Ici j'abjure un faux hymen
Et je redeviens *demoiselle. (sic)*

Tous

Demoiselle.....

Valérie, *à la baronne Hulot.*

Ah ! n'ayez pas peur !
Car aujourd'hui je me marie ;
Contre moi, plus de jalousie ; } *(bis)*
Est-on jalouse d'une sœur ? }

Mme Marneffe, demoiselle ! Pauvre Balzac ! Quand on pense que ce Clairville avait énormément d'esprit ! Cette pauvreté était jouée par une troupe de premier ordre. Nous y voyons Ferville, Tisserant Landrol, Geoffroy, Priston, Mmes Rose Chéri, Eugénie Sauvage, etc.

M. Adolphe Brisson, dans un de ses derniers feuilletons, nous a également parlé d'un *Colonel Chabert*, de Louis Lurine, qui n'est pas ordinaire. Le vieux soldat chante, sur l'air *Un page aimait la jeune Adèle : Ce vétéran criblé par la mitraille, — C'était Robert, Robert, mon pauvre ami. — On nous voyait, au jour de la bataille, — De front tous deux, harceler l'ennemi ! — Combien de fois, au fort de la tempête, — Je protégeai sa naïve amitié ? — Mais quand un fer venait frapper ma tête, — Le vieux soldat en voulait la moitié, — Mon vieux Robert en prenait la moitié !* Lurine avait pour collaborateur Jacques Arago.

Sauvons encore de l'oubli un *César Birotteau*, de Cormon, Lagrange et Michaud ; les *Chouans*, d'Anicet Bourgeois et Francis Cornu ; le *Gars*, d'Antony Béraud, inspiré du même roman, cinq actes et six tableaux (Ambigu, 24 juin 1837), joué par l'admirable troupe de l'époque, Guyon, Saint-Ernest, Delestre, Saint-Firmin, etc.

Le 14 juin 1833, la Comédie-Française donnait un drame en cinq actes de Théodore Barrière et A. de Beauplan : le *Lys dans la Vallée*, joué par MM. Geoffroy, Maillard (Félix de Vandenesse), Provost, Mirecourt, Mmes Judith (Henriette de Mortsauf) Denain, Sarah, Théric.

A la Gaîté, le 28 décembre 1876, P. Dugué et Peaucellier firent représenter une adaptation des *Treize*. Enfin, Scribe lui-même, aidé de Mélesville, s'essayait sur Balzac. *Valentine*, pièce en deux actes, n'est qu'une déformation de la *Grande Bretèche*. Sur le même sujet, il avait été question, au Grand-Guignol, de présenter un essai de M. Augustin Thierry.

Voici donc, à peu près complète, je crois, la liste des œuvres tirées de Balzac.

Elle n'est pas close certainement, et bien d'autres titres viendront s'y insérer à la suite, surtout depuis que la Comédie Humaine est tombée dans le domaine public.

Eugène HÉROS.

Leclère
(rôle de Grandet, dans la *Fille de l'Avare*).

Clichés Studia-Lux



Mme Simon-Girard (Satan).



M. Pougaud (Marius).



Mlle Ellen Baxone (Marguerite).



Mme Simon-Girard (le brigadier).

AU CHATELET

Les Quatre Cents Coups du Diable

PIÈCE A GRAND SPECTACLE DE MM. VICTOR DE COTTENS ET VICTOR DARLAY

Ça ne pouvait pas durer. Depuis plusieurs années déjà, à cor et à cri, on réclamait une féerie. Les petits rêvaient chaque nuit de trappes et de meubles truqués, et les grands ne pensaient plus qu'à aller voir, quand il y en aurait, des changements à vue. On se rappelait les richesses de la *Poudre de Perlinpinpin*, les éblouissements du *Prince-Soleil*, les folies de la *Biche au Bois*. Il nous fallait une féerie, sans nul doute, mais au plus tôt, une féerie dans laquelle il allait y avoir, comme dans toute féerie qui se respecte, de bons et de mauvais génies, des diables et des anges gardiens.

MM. Victor de Cottens et Victor Darlay viennent de nous donner tout cela. Nous avons maintenant les *Quatre cents Coups du Diable*.

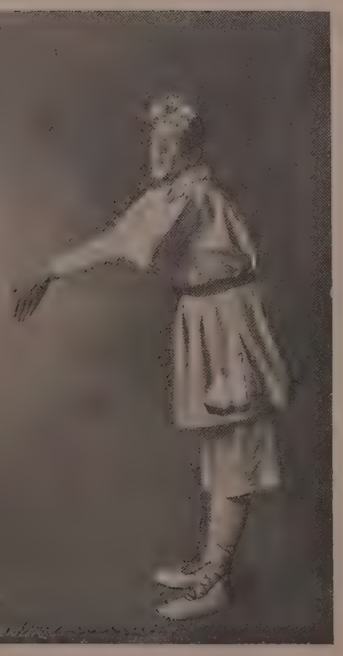
Les Quatre cents coups du Diable! Hein! quel titre! Est-ce assez alléchant et assez prometteur, pour nous autres, grands enfants que nous sommes!

Sans compter que tous les tableaux nous promettent plus ou moins de choses extraordinaires... Écoutez plutôt : le *Conseil des Génies*, *Le Voyage dans l'Espace*, *Le Diable à Rosendorf*, *Une Place qui se promène*, *La Grotte du Sorcier*, *Le Laboratoire d'Alcofribas*, *Le Cyclone*, *Paris en l'an 2000*, *Les Pilules du Diable*, *Les Bords du Styx*, *L'Enfer*, *Les Eaux diaboliques*, *La Pharmacie endiablée*, *La Batterie infernale*, *Le Mur enchanté*, etc.

Est-ce qu'une affiche comme celle-là pouvait faire autrement que faire accourir Tout-Paris, sans plus tarder; mais pas seulement le *Tout-Paris* du Gotha, le *Tout-Paris* grand, comme le *Tout-Paris* petit, les grandes personnes comme les enfants, les intelligences rassies comme les plus folles cervelles?

Je vais essayer de vous raconter la pièce, et je sens bien d'avance que ce ne sera pas chose facile. Il y a là-dedans tant d'enchantements et tant de talismans que bien des esprits pourraient s'y perdre.

Du haut du septième ciel — vous savez bien, celui dans lequel on est toujours transporté au moment des grandes joies! — du haut du septième ciel, dis-je, le Roi des Génies gouverne le monde. Il apprend tout à coup, car vous devez bien penser qu'il est fort bien renseigné, que le Mal triomphe partout sur la terre, et cela par la faute du Bon Génie. Celui-ci, d'un caractère indolent



M. Claudius (le Bon Génie).



Mlle Ellen Baxone (la cantinière).



M. Pougaud (Marius). M. Claudius (le Bon Génie).



Mlle Lucy Maire (1re danseuse étoile).

Clichés Studia-Lux.



Mlle DE LANDY (le prince Fridolin).



M. PORTA (Kolbach).



Mlle ÉMILIENNE D'ANJOU (la chevrière).



M. COLLET (Gottieb.)

et léger, a laissé le prince Satan faire les quatre cents coups parmi les humains, qui se plaignent maintenant d'être livrés au diable. Vous comprenez bien qu'une telle situation ne pourrait durer. Il faut qu'au plus tôt cela finisse, et que l'équilibre soit rétabli entre le Bien et le Mal; pour ce, le Bon Génie va venir faire un tour chez nous, chargé de la mission délicate de réparer le mal qu'il y a laissé commettre.

Tout d'abord, ça paraît simple comme tout, mais il y a un *hic* : le Bon Génie est aussi craintif qu'embarrassé; car il a perdu les talismans qui faisaient sa force et le rendaient inviolable. Çà n'était pas une chose à faire, et il ne sait trop maintenant à quel parti s'arrêter, lorsqu'un hasard lui fait connaître qu'il y a sur les bords du Rhin, en Suisse, un vieux sorcier nommé Alcofribas, lequel a découvert le trèfle à quatre feuilles, d'un pouvoir magique bien supérieur à celui de tous les talismans anciens.

Voilà notre Bon Génie, comme vous devez bien le penser, en route pour la grotte d'Alcofribas. Mais il apprend tout à coup, d'une bergère qui habite le pays, que la légende concernant cette grotte mentionne que la première personne qui pénètrera dans l'antre mystérieux tombera foudroyée! Comme il n'a plus de talismans pour le garantir, et que pour le moment il est assimilé à un simple mortel, çà le fait réfléchir. Un autre aussi réfléchirait à sa place! Il réfléchit donc, car il connaît un vieux proverbe qui assure que de la réflexion jaillit la lumière. La lumière ne jaillit pas, mais c'est un bon touriste marseillais, Marius Bombardas, qui jaillit à sa place. Un Marseillais, chacun sait que c'est vantard. Par la vantardise, le Bon Génie en fera tout ce qu'il voudra. Çà ne rate pas. Marius Bombardas, comme un écervelé qu'il est, s'engage follement à pénétrer chez Alcofribas. Pris au mot par l'astucieux Bon Génie, Marius quitte sa fiancée et va chez le sorcier. Celui-ci, pour le punir d'avoir surpris certains secrets de la magie, le condamne à faire, en compagnie du Bon Génie, un périlleux voyage à la conquête du trèfle à quatre feuilles. Les conditions de ce voyage sont les suivantes: Marius n'embrassera aucune femme, et le Bon Génie ne mangera ni

Mlles VALTON, MADY et OLGA.
(Diablotins)



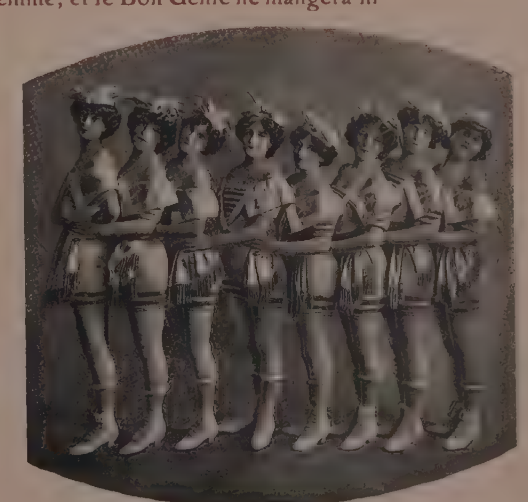
M. PRINCE.



Mlle NOREY (Gertrude).



Mlles BÉRANGÈRE, SUZANNE, PHORÈS
(Pages de la Cour de Styrie).



The Eight Ping Pong's. — Danseuses anglaises.

Clichés Studia-Lux



Mlle Marie-Louise Roger (Fine-Mouche).

ne dormira en cours de route ; si l'un ou l'autre manque à ce commandement, il sera changé en statue de pierre. Dès lors, le rôle de Satan est tout tracé : il n'aura qu'à semer les tentations sur le chemin que les deux compères auront à parcourir. Et ce sont les péripéties de ce voyage à travers l'impossible qui constitueront les 34 tableaux des *Quatre cents Coups du Diable*.

Trente-quatre tableaux ! me direz-vous, mais comment



Couple de danseurs du Jardin de Lutèce (ballet).

cela peut-il se faire? Satan est tout-puissant vis-à-vis de ces deux pauvres êtres sans défense. A la première embûche, ils vont tomber dans le piège, et au cinquième tableau ils seront, selon la prédiction, changés en statues de pierre !

— Laissez-moi rire ! Si au cinquième tableau ils sont changés en statues de pierre, comme vous dites, il n'y aura plus de féerie, puisque le combat sera terminé faute de combattants ! Mais réfléchissez un peu, au lieu de parler comme cela, tout de go, sans savoir.

Le Bon Génie a perdu ses talismans, vous ai-je dit, mais vous ai-je dit aussi qu'un autre ne les avait point trouvés? Ah ! vous voyez bien qu'avant de parler, il faut toujours tourner sa langue septante fois dans sa bouche ! Un autre les a trouvés, monsieur, les fameux talismans, ou tout au moins les pilules du diable. Et cet autre, c'est tout simplement Fine-Mouche. Et Fine-Mouche, c'est un petit garçon bien gentil et tout dévoué à la fiancée de Marius ! Là ! Fine-Mouche et la Fiancée vont sans cesse courir derrière le Bon Génie et Marius, et chaque fois ils déjoueront les vilains projets de Mons Satan. Vous voyez comme c'est simple ; seulement, vous voulez toujours parler sans savoir !...

Et alors, vous verrez, par exemple, ce pauvre Bon Génie qui meurt de faim, transporté dans une pharmacie. Dans une pharmacie, il n'y a à manger que du jujube ; ça n'est pas folichon. Et vous verrez donc Satan transformer la pharmacie en pâtisserie, et les bocaux de tout à l'heure devenir maintenant des Saint-Honoré et des babas au rhum. Le Bon Génie n'y tiendra plus et s'élancera sur toutes ces bonnes choses... Déjà, Satan sourira de satisfaction. Mais Fine-Mouche apparaîtra. Il jetera une pilule par terre, la pâtisserie endiablée redeviendra une honnête pharmacie et Satan s'en ira, pas content du tout.

Enfin, vers minuit moins un quart, le Bon Génie arrivera tout de même à se saisir du fameux trèfle à quatre feuilles, Satan ira voir dans son enfer si nous y sommes, et pendant ce temps, nous assisterons au défilé des « porte-veine ».

Voilà pour la pièce, qui est véritablement amusante, écrite sans aucune prétention, dans le but unique de nous amuser, et y parvenant tout à fait.

Mais si MM. Victor de Cottens et Victor Darlay sont les auteurs à qui revient tout le mérite de nous avoir fait passer cette soirée inoubliable, je ne dois pas omettre de citer à côté d'eux les collaborateurs de la coulisse. Ce serait un crime de ne point féliciter M. Landolff du goût et de la richesse avec lesquelles il a habillé tout ce bruyant et joli bataillon ; ainsi que de ne point dire tout le bien que je pense des merveilleux décors de MM. Amable, Jambon et Bailly ; des charmants divertissements réglés par Mlle Stichel, du tour de force que doit chaque soir accomplir M. Colombier, le chef machiniste.

J'ai gardé les artistes pour la bonne bouche. L'interprétation est vraiment hors de pair, aussi parisienne qu'excellente. Mme Simon-Girard, dans Satan, est naturellement aussi parfaite qu'à l'habitude, aussi gaie, aussi pleine d'entrain et le timbre de sa jolie voix toujours aussi pur ; Mlle Ellen Baxone est bien la délicieuse poupée que nous connûmes au Moulin-Rouge, et l'on éprouve toujours un véritable plaisir à l'entendre gazouiller ; Mlle Marie-Louise Roger, toute jeune, pour ses débuts, a réalisé un coup de maître, et le personnage de Fine-Mouche qu'elle a si gentiment créé permet à cette charmante artiste une carrière théâtrale des plus belles. Il est vrai qu'elle ne saurait avoir un meilleur professeur que sa mère. Mme Roger peut être, dans la circonstance, véritablement heureuse du succès de sa fille et en retirer quelque orgueil ; Mlles Lucette de Landy et Alice Norey ont, elles aussi, été charmantes.

Côté hommes : Claudius jouait le Bon Génie et Pougaud le bon Marseillais. C'est vous dire si l'on a pu rire à cœur joie ; et vraiment je ne saurais leur faire de meilleur compliment. M. Portal a été, lui aussi, très amusant dans le rôle de Kolbach.

Mlles Valton et Olga (ballet).

Citons encore MM. Favey, Rivers, Vinter, Mlles Suzel, Emilienne d'Anjou, Yvette de Luxer, Guerita, Jeanne de Bressac, Alice de Fontenay, et tant d'autres qui, chacun pour sa part, ont contribué au succès total.

J'en arrive à vous, Monsieur Fontanes, et je m'aperçois que dans mon sac, je ne possède plus d'épithètes louangeuses. Prenez donc pour vous toutes celles dont je me suis servi. Chacune vous revient un peu de droit. Il n'y a qu'un directeur comme vous pour être aussi bon capitaine et pour avoir pu assumer l'énorme responsabilité de mener à bien une entreprise aussi colossale que le montage d'une féerie comme les *Quatre cents Coups du Diable*.

Il est vrai que maintenant, vous pouvez vous reposer, tranquille, car d'ici de longs mois, il ne sera plus question de répétitions au Châtelet !

Joseph LEROUX.



Mlle Norey (Le général de l'armée Styrienne).



Mlle Suzel (Thérèse).

M. Lenoir et M. Lefebvre (M. et Mme Bobinet).

Clichés Studia-Lux.

Cl. Studia-Lux.

Une Veine de...

Vaudeville en trois actes, de MM. Henri KÉROUL et Albert BARRÉ.

Représenté pour la première fois aux Folies-Dramatiques le Jeudi 21 Décembre 1905.

Eh ! bien, nous allons voir ce que va donner la guerre déclarée à MM. Deval et Richemont par la Société des Auteurs dramatiques. Car il faut bien mettre les choses au point : ce ne sont pas les directeurs de l'Athénée et des Folies-Dramatiques qui ont commencé les hostilités, au contraire. Ils ne demandaient qu'à traiter, ils se déclaraient prêts à s'engager avec la Société pour toute la durée de leurs baux et au taux le plus fort; la Société leur a répondu en voulant leur imposer des changements radicaux dans la constitution des sociétés financières sur lesquelles s'appuient ces messieurs... Dans ces conditions, il était difficile de s'entendre...

Au fond, il faut qu'on le sache bien : c'est le succès qui décidera de tout.

A qui n'est-il pas arrivé de s'écrier, à propos d'un ami chançard : — Non ! cet animal-là ! il a *une veine de... !* — C'est ce que disent de leur camarade Boismoulin, à qui échoient tous les bonheurs, l'architecte Bacholet, un grincheux de l'équerre et du compas... dans l'œil, et le chef de bureau Fernand, qui peut-être accepterait quelque division dans son ménage pour en commander une au ministère de l'Instruction publique.

Mlle Marcelle Yrven.
(Lélia)

C'est à Cabourg, sur la plage et en présence de leurs femmes, que ces messieurs déversent ainsi leur bile, sans se douter de l'imprudence qu'ils commettent. Elles sont bien jolies, leurs femmes ! vertueuses aussi, car elles résistent à la cour acharnée que leur font deux jeunes soupirants — pour le mauvais motif. Jusqu'alors, Mme Raymonde Bacholet, si chastement blonde, a résisté aux doux propos de l'éloquent Gaston, et Mme Alice, brune aux yeux de braise, n'a rien voulu entendre de l'élégant Laverdière ; mais les récriminations de leurs maris les incitent à réfléchir. Doivent-elles se cantonner dans une fidélité aussi préjudiciable aux intérêts de leurs époux ? Ne doivent-elles pas plutôt servir la fortune de ceux-ci de toute la force de leurs moyens ? Oui, mais elles sont honnêtes, et si elles trompent ces pauvres maris, elles le feront par dévoûment, et nullement pour le plaisir. Donc, le hasard seul décidera de leur sort : Raymonde s'abandonnera au premier passant qui demandera du feu à Bacholet ; Alice sera à celui qui laissera tomber sa canne devant elle...

Il y a beaucoup de promeneurs et de promeneuses sur la plage de Cabourg, parmi lesquels le terrible et vulgaire lutteur Cavaillon, et un certain oriental assez bizarre, répondant au nom poétique de Nadir. C'est Cavaillon qui demande le feu ! C'est Nadir qui laisse tomber sa canne ! à l'effarement désolé de Raymonde et d'Alice ! Mais leur sacrifice n'en sera que plus méritoire, et elles persistent dans leur résolution, malgré leur peu de goût pour le grossier Cavaillon et le laid et énigmatique Nadir.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne soupçonnent rien. Cavaillon en pince pour l'écuyère Lélia, une belle et

M. Roger Debrenne,
Administrateur Général des Folies-Dramatiques.

bonne fille qui a elle-même un fort béguin pour le lutteur; quant à Nadir, il n'en pince pour personne, attendu que cela lui est interdit par sa dignité d'eunuque en quête d'odalisques pour le sérail de son maître, riche pacha ottoman. Joignez que Lélia a tapé dans l'œil de l'un des deux maris grincheux, grâce à un costume de bain si collant qu'il incite réellement au collage...

Tout ce monde se retrouve à Caen, dans un hôtel machiné pour les plus extraordinaires aventures. Qu'on songe que la scène est divisée en trois parties : chambre à droite, chambre à gauche; au milieu, palier sur lequel donnent des portes à n'en plus finir. Un lit dans chaque chambre, et l'on en dresse un troisième sur le palier!... C'est là que se déroulent les plus abracadabrants quiproquos; là que, dans la chambre de gauche, la blonde Raymonde ne peut se résoudre à voisiner avec Cavaillon, tandis que dans la chambre de droite la brune Alice, le cœur bien gros, s'offre vainement à Nadir, qui s'excuse en lui avouant qu'il est affligé d'une petite contrariété... rédhibitoire !... Pauvres femmes vertueuses! quel sort serait le leur si le destin indulgent n'avait pitié d'elles et ne leur envoyait leurs gentils soupirants : Gaston et Laverdière, pour qui cette fois sonne enfin l'heure du berger, pendant que Cavaillon va retrouver sa joyeuse écuyère à l'étage au-dessus, et que sur le palier se produit un tohu-bohu indescriptible, autour du petit lit de fer dont l'occupant est poursuivi par un mari hurlant et frénétique!..

L'essentiel, c'est que Bacholet et Fernand soient minotaurisés. Et ils le sont dans les grands prix, en long et en large!... Jamais maris ne le furent plus complètement. En conséquence, toutes choses rentrent dans l'ordre. Gaston, le minotaure de Bacholet, est fils d'un banquier qui fournira à l'architecte les cinq cent mille francs nécessaires à la mise en train de ses projets grandioses; Laverdière est chef du cabinet du ministre de Fernand, qui aura la division qu'il convoite, ce qui n'en rendra son ménage que plus uni. Nadir emmènera, si elle y consent, la belle Lélia vers les rives du Bosphore sans laisser de trace parmi nous, et Cavaillon se consolera d'avoir été tombé par ce gringalet de Gaston en prenant de celui-ci des leçons de jiu-jitzu et en cassant sur sa cuisse toutes les cannes dont Modot menace les chéris de sa femme...

M. Matrat (Cavaillon).

Ainsi MM. Kéroul et Barré auront montré quel cas on doit faire des sentiments les plus nobles du cœur humain et aussi combien les idées les plus philosophiques confinent à la farce la plus follement débridée.

Leurs interprètes, d'ailleurs, les y auront remarquablement aidés. Il faut voir Mmes Bignon et Raynal dans les merveilleuses toilettes et les non moins merveilleux déshabillés de la blonde Raymonde et de la brune Alice : qui donc y résisterait? Et dire que d'aussi enivrantes personnes se mettent ainsi en frais... et au frais! pour Prévost, eunuque à la voix révélatrice, et pour Matrat, lutteur des pieds à la tête, fruste, naïf, passablement rustaud, bon zigue, en somme, comprenant les caprices des dames du monde et de celles du demi, toujours prêt à payer un litre aux unes et aux autres; Cavaillon, « qu'avale » personne, vrai rigolo sous sa peau de panthère, cassant en se jouant tous les gourdins de Modot, mais se faisant tomber par cet aztèque de Deschamps, espèce d'A. Rénié, professeur de jiu-jitzu, comme de juste. Brave Matrat, il est le boute-en-train de ce vaudeville impayable, avec pour seconds Milo et Rouvière, l'architecte et le chef de bureau, maris jusqu'au bout des cheveux, à qui MM. Deschamps et Derval fournissent si gentiment la veine qu'ils poursuivent en essayant de jouer des tours à leurs femmes... On les comprend, du reste, car ces tours ont pour héroïne Mlle Marcelle Yrven, qui y est faite, au tour! comme elle le prouve adorablement lorsqu'elle paraît en baigneuse : collant sombre sur lequel tranchent des bras, des épaules du blanc le plus éblouissant! Tant de charmes sous le pseudonyme de Lélia! Sans savoir qui les lia, on peut affirmer que le public ne demande qu'à y r'ven...ir! Elle porte le trust dans ses jolies mains, il n'est pas trust à plaindre.

Mlle Marcelle Yrven (Lélia).

Théodore MASSIAC.

Geoffroy

M. Milo (Bacholet).

Caricatures de Henry Geoffroy.



Moreau (Vidal). M. Jehan Adès (Benjamin Noirot). Mme Albanie (Noémie Vidal).

Dimanche et Lundi Férié
AU THÉATRE DE L'ŒUVRE

En des soliloques mémorables, et qui sont du Villon en prose, de bon et solide Villon moderniste, M. Jehan Rictus s'est fait le porte-parole des pauvres diables qui peinent d'ahan et font œuvre piteuse, miteuse, calamiteuse de gagne-petit. Il a été le Gringoire de ces camarades d'en bas « Aux pauvres gens, tout est peine et misère... » Et voici qu'il vient d'apporter à l'Œuvre un petit acte réaliste, naturaliste, humoristique où déborde encore la pitié pour les humbles avec une gaîté humoristique qui corrige l'amertume du fond.

Titre : *Dimanche et Lundi férié* ou *le Numéro gagnant.* On en ferait un proverbe faubourien, et, à vrai dire, l'œuvrette serait amusante à transporter de fête en fête suburbaine sur les tréteaux forains.

Benjamin Noirot, un bohême qui n'a même plus le courage de tirer le diable par la queue, et qui, à force de multiplier les ardoises s'est fait mettre en quarantaine par tous les bistros de la Butte, se présente à la porte d'un mastroquet, pâle et défaillant comme un pauv' type qui n'a pas mangé depuis deux jours. C'est un après-midi de dimanche, que suivra un lundi férié ; le patron d'assommoir, le père Vidal, et sa femme Noémie,

.....affreuse compagnonne
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

bâillent et se disputent, en attendant la pratique. A la vue de Benjamin, qui doit une cinquantaine de francs, la vieille sorcière saute sur son balai. Cependant, le meurt-de-faim s'explique. Il n'a pas le sou et pourtant le voilà capitaliste... il a retrouvé au fond d'une poche un billet qui gagne un gros lot de cent mille francs, mais deux jours fériés l'éloignent de la bienheureuse Sainte-Touche. Il faut « briffer » jusque-là. Il a compté sur le bon cœur des Vidal qu'il promet d'ailleurs de récompenser « chiquement » s'ils lui font crédit jusqu'au mardi.



Mme Albanie. M. Jehan Adès.

D'abord incrédules, les Vidal se rendent à l'évidence quand Benjamin sort le miraculeux billet. Mais l'astucieux bistro, d'ailleurs enfiellé de jalousie, imagine d'exploiter le miséreux qui ne saurait lui échapper, car il est tombé affalé sur une banquette. Il lui fait respirer l'odeur d'un savoureux potage en tenant la soupière à distance. Benjamin, dont la faim tord les entrailles, signe une reconnaissance de cinquante mille francs et Vidal le laisse se repaître. Il manifeste alors d'autres exigences peu congrues, et la pièce se termine par une scène qui attire la police. Les Vidal rendent la reconnaissance. Benjamin, magnanime, les amnistie : » J'ai rattrapé cinquante mille francs, je vous pardonne... Vous m'avez montré où peut conduire la convoitise du bien d'autrui... Je vous bénis. »

Ce petit acte, adroitement conduit et d'un relief impressionnant, n'est pas une pochade vulgaire, mais l'œuvre digne d'attention d'un satiriste et d'un psychologue social. « L'état d'âme » du père Vidal, dévoré d'envie devant ce chançard loufoque de Benjamin, est très curieusement décrit dans une véritable scène de comédie de mœurs : « Moi, j'trouve que ces tuiles ne tombent jamais sur les gens qui les mériteraient... c'est pas des honnêtes travailleurs comme nous qu'auraient une pareille veine ! » Et tout de suite l' « honnête travailleur » s'applique à détrousser le bohême en apaisant ses scrupules, s'il en a, avec des raisonnements jésuitiques. Ne faut-il pas corriger la chance « quand elle arrive à un gars comme çà... un artisse... une flemme qui ne travaille que du ciboulo, un anarcho qui f'ra la noce avec sa galette ». La mère Vidal est aussi vite convaincue que son homme et, sans la peur des gendarmes, le couple n'hésiterait pas à « zigouiller » le pante « pour y refaire son billet ».



Ces hideux « bistros » incarnent tout le petit commerce parasite, exploiteur, vendeur à poids truqués ou verseur à fausse mesure qui vit sur le prolétaire faubourien comme la teigne sur le couche-sous-les-ponts. Il est rendu avec une véritable effervescence de comique naturaliste par M. Moreau, cabaretier adipeux. et Mme Albanie, commère verveuse. M. Jehan Adès silhouette avec une douceur attendrie le type falot du bohême qui a fait un si glorieux « chopin ».

Camille LE SENNE.

Clichés Studio-Lux



Le dimanche précédant celui de Noël, M. Colonne terminait la belle série des séances consacrées à Beethoven. Il donnait une seconde audition de la *Neuvième Symphonie* et du chœur de jeunes filles du *Roi Etienne*, accompagnée de l'exécution du *concerto* de violon par Sarasate. De tous nos chefs d'orchestre, M. Colonne est certainement celui dont l'interprétation de la *Neuvième Symphonie* est la plus colorée. Il s'entend comme personne à faire jaillir de ces notes jetées sur le papier, il y a près d'un siècle, toute la vie, toute l'expression humaine qu'elles recèlent. A ce titre, il est de ceux qui auront le plus contribué à populariser cette magnifique composition.

Vers la fin du concert, alors que s'achevait dans un mouvement de belle fougue artistique cette admirable *Neuvième*, un certain nombre d'auditeurs placés au balcon se levèrent bruyamment pour gagner la sortie, sans aucun souci du dérangement qu'ils occasionnaient à leurs voisins désireux d'écouter l'œuvre jusqu'au bout. M. Colonne arrêta net l'exécution. Une salve chaleureuse accueillit cette louable détermination. Des cris de : « Bravo, Colonne ! » partirent de tous les côtés de la salle. On ne saurait trop protester, en effet, contre la fâcheuse habitude prise par bien des spectateurs de quitter les salles de théâtre avant la fin, au grand détriment de ceux qui tiennent plus au plaisir artistique qu'à une place plus ou moins bonne dans un omnibus.

Ce même dimanche, M. Chevillard avait cédé son bâton de chef d'orchestre à M. Safonoff, directeur du Conservatoire de Moscou, dont on a généralement trouvé la gesticulation exagérée, M. Gaston Carraud dit à ce propos que M. Safonoff « jongle avec ses poings vides, comme en un pugilat alternativement indolent et frénétique contre une mouche qui en voudrait à son nez ». M. Safonoff dirige, en effet, sans baguette.

Il semble que cette exhubérance dans la mimique soit, au reste, un des signes particuliers des chefs d'orchestre russes. On se rappelle à ce propos quelle était la profusion des jeux de physionomie et la multiplicité de gestes de M. Winogradsky. Toutes les nuances des morceaux qu'il dirigeait se réflétaient sur sa figure, tour à tour réjouie, mélancolique ou empreinte d'un lyrisme exalté.

M. Van Dyck.
Dessin de M. Paul Robert, secrétaire du Théâtre-Marie, à Saint-Pétersbourg.

Parmi les concerts offrant de sérieux attraits pour les dilettantes, il importe de signaler les intéressantes soirées données par la section de musique de l'Ecole d'Art, qui fait partie de l' « Ecole des Hautes Etudes Sociales. » Cette Ecole d'Art convie ses abonnés à des soirées où sont exécutées des œuvres musicales commentées par des conférenciers.

Le jeudi 7 décembre, nous avons assisté à une audition d'œuvres de Brahms, avec conférence de M. Paul Landormy. Le programme comportait six *lieder*, chantés avec infiniment de goût par M[lle] Elisabeth Delhez ; la *Sonate* en *sol* pour violon et piano, interprétée par M. Armand Parent et M[me] Landormy-Plançon, et deux *intermezzi* pour piano. M. Paul Landormy — qui est, je crois, professeur de philosophie dans un de nos lycées — a analysé avec beaucoup d'agrément et dans une forme très littéraire le talent de Brahms. Il a indiqué les motifs qui, suivant lui, s'opposaient chez nous à la diffusion des œuvres de Brahms : c'est, à savoir, le manque des qualités rythmiques habituelles à nos oreilles françaises.

Ce qui serait surtout désirable dans les séances d'œuvres commentées, c'est que le conférencier s'attache principalement à l'analyse des pages exécutées. J'aurais voulu, par exemple, que pour les *lieder*, chantés en allemand, M. Paul Landormy expliquât en français le texte allemand et fit voir l'intérêt de l'adaptation musicale. C'est de cette manière qu'il pourra faire pénétrer ses auditeurs de façon profonde dans la pensée du compositeur, car il se prononcera sur un objet précis, et il aura toutes facilités pour en dégager le caractère original de la personnalité qu'il étudie. M. Paul Landormy me paraît merveilleusement apte à ce travail, car il est doué d'un talent d'exposition très clair ; il parle d'abondance, sa phrase souple se prête à toutes les nuances et demeure toujours élégante.

Pour son dernier concert, M. Chevillard s'était adressé au ténor Van Dyck qui a chanté, aux applaudissements d'un très brillant auditoire, divers fragments de la tétralogie de Wagner.

Mentionnons également le succès obtenu aux concerts Le Rey par les œuvres d'un compositeur aimé des lecteurs de la *Revue Théâtrale* dont il est le collaborateur, M. Eymieu.

Quelques mots, avant de terminer, sur la Société des Concerts du Conservatoire dont on a beaucoup parlé, ces jours-ci, en raison de son chef d'orchestre, M. Marty, auquel beaucoup d'abonnés reprochent, paraît-il, ses tendances trop modernes en ce qui concerne le choix des morceaux.

Il semble qu'il y a là bien de l'exagération, car il est assez naturel que M. Marty s'efforce de tenir son public au courant des productions les plus caractéristiques des compositeurs contemporains, sans négliger — cela va de soi — les maîtres anciens.

Cette façon de procéder se justifie pleinement, et le premier concert, qui comprenait la Symphonie pour orchestre et piano de M. Vincent d'Indy, comportait également un chœur sans accompagnement de Lotti. Pour ce qui a trait à ce dernier morceau, nous féliciterons M. Marty de profiter de la faculté que possède la Société des Concerts de disposer de chœurs bien stylés pour nous faire entendre des pages de maîtres anciens sans accompagnement. Ce faisant, il agit avec discernement, car chaque société artistique devrait toujours s'efforcer de conformer le plus possible ses programmes à la nature spéciale des moyens dont elle dispose, ce qui la différencie des autres.



Pablo Sarasate.
Dessin d'André Loir.

C'est ainsi que la Société des Concerts serait bien inspirée en faisant une place assez large à ces grandes et sereines compositions, où intervient l'orgue, parce qu'elle est la seule à être pourvue de cet admirable instrument.

CŒLIO.



LA REVUE DES CRITIQUES

Cl. Paul Berger.



M. André Picard.

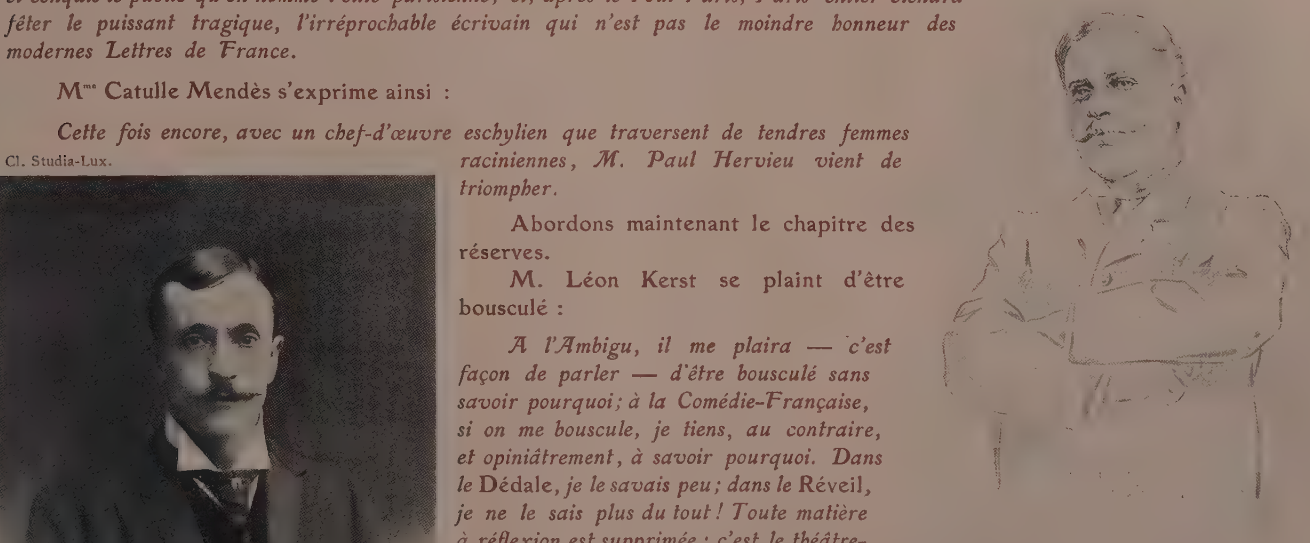
Nos quatre théâtres subventionnés ont présenté aux Parisiens leurs étrennes : l'Opéra, avec la *Ronde des Saisons ;* l'Opéra-Comique, avec les *Pêcheurs de Saint-Jean*, accompagnés de la *Coupe enchantée ;* la Comédie-Française, avec le *Réveil*, et l'Odéon, avec *Jeunesse*. Ajoutez à ces scènes d'importance le Vaudeville et sa *Cousine Bette*, les Folies-Dramatiques et sa *Veine de.....*, enfin le Châtelet avec les *Quatre cents Coups du Diable*, et, pour peu que vous ayez l'âme compatissante, vous plaindrez le malheureux journaliste obligé de vous faire connaître, en deux pages, les jugements divers que ces pièces ont suggérés à MM. les critiques et le jeu varié des commentaires inspirés par la solution adoptée dans les sujets traités. Vous devez bien penser qu'une pièce de M. Hervieu soulève un de ces problèmes propres à exciter et à passionner la discussion, qu'une œuvre dramatique comme la *Cousine Bette*, tirée d'un roman de Balzac, offre également matière à la controverse et qu'enfin les premières de l'Opéra et de l'Opéra-Comique sont de celles qui exigent du critique une « copie » abondante. Il y a donc eu un redoutable afflux d'articles de toute sorte, une étrange discordance d'opinions délayées en un nombre de lignes à ce point respectable qu'on risque d'en être submergé. Cherchons à éviter ce péril et commençons par le *Réveil*, de Paul Hervieu.

Ce *Réveil* a déchaîné un amas d'avis contradictoires. Certains sont enthousiastes, d'autres tièdes, quelques-uns violemment opposés. Donnons un échantillon de ces diverses manières.

M. Catulle Mendès écrit :

Une fois de plus, plus triomphalement que jamais, l'auteur de la Course au Flambeau, *de l'*Enigme *et du* Dédale, *ce soir, par le plus simple, et, pourrait-on dire, le plus nu des drames, avec le seul aide de ce rude et sûr langage qui n'appartient qu'à M. Paul Hervieu, tailleur exact de marbres rares, ciseleur de rudes métaux, a ému, étreint et conquis le public qu'on nomme l'élite parisienne; et, après le Tout-Paris, Paris entier viendra fêter le puissant tragique, l'irréprochable écrivain qui n'est pas le moindre honneur des modernes Lettres de France.*

Dessin d'André Loir.



M. Pierre Decourcelle.

Mme Catulle Mendès s'exprime ainsi :

Cette fois encore, avec un chef-d'œuvre eschylien que traversent de tendres femmes raciniennes, M. Paul Hervieu vient de triompher.

Cl. Studia-Lux.



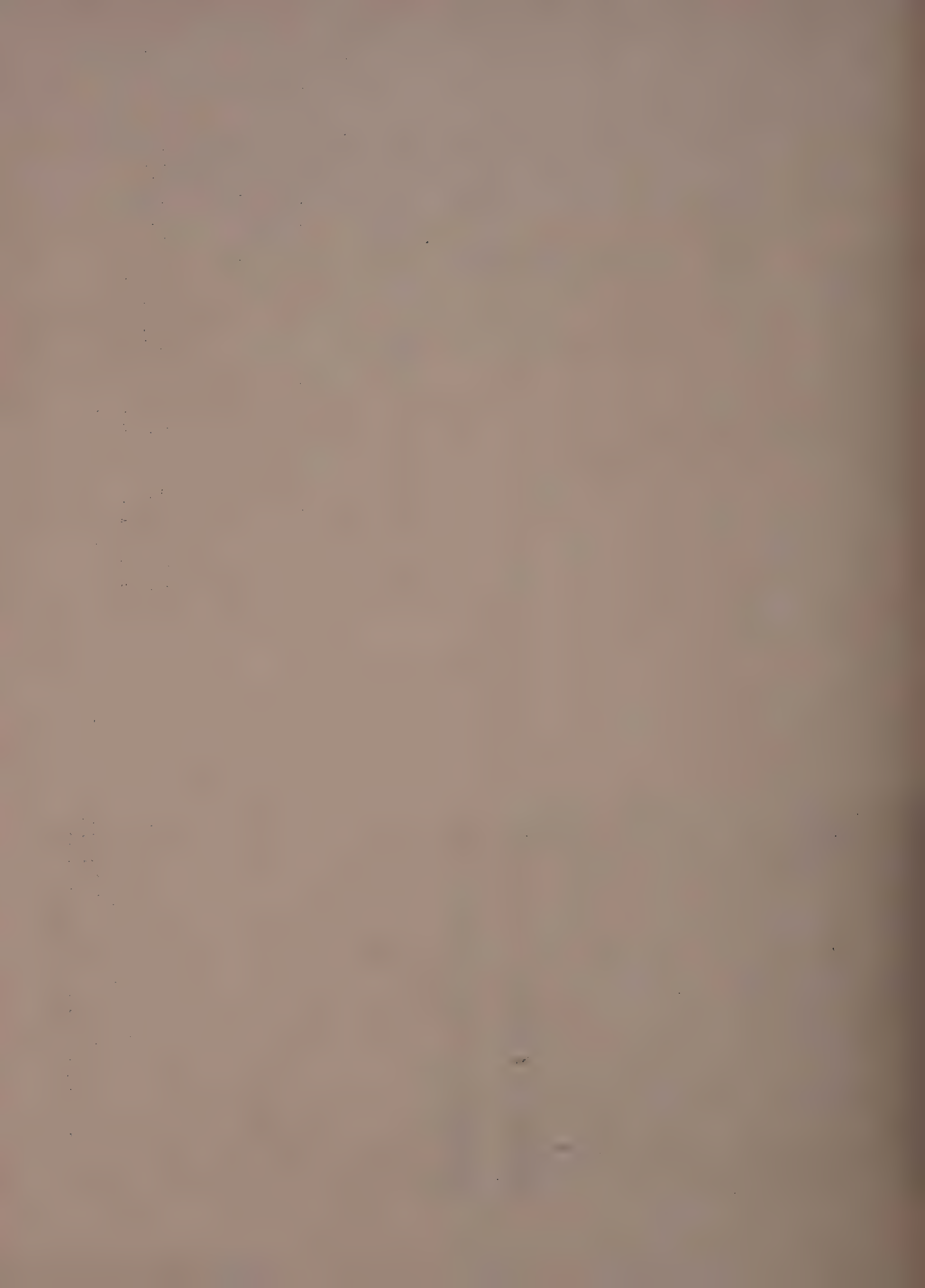
M. Granet.

Abordons maintenant le chapitre des réserves.

M. Léon Kerst se plaint d'être bousculé :

A l'Ambigu, il me plaira — c'est façon de parler — d'être bousculé sans savoir pourquoi; à la Comédie-Française, si on me bouscule, je tiens, au contraire, et opiniâtrement, à savoir pourquoi. Dans le Dédale, *je le savais peu ; dans le* Réveil, *je ne le sais plus du tout ! Toute matière à réflexion est supprimée ; c'est le théâtre-express, qui se déroule comme le ruban d'un appareil Morse, et où les personnages n'arrivent à intéresser que par ce qu'ils font, et non par ce qu'ils disent... Des faits, des faits, et encore des faits !*

Dans l'*Aurore*, M. Charles Martel dit que : « le fâcheux est que nous ayons l'impression d'un drame romantique très Porte-Saint-Martin ».





La Comédie dans un Jardin

Soirée donnée à l'A.-C.-F.



Mlle Pierval (l'Amoureuse).

L'A.-C.-F. — je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous ignorez cette appellation lapidaire de l'Automobile-Club de France — a célébré récemment, avec éclat, le décennat de sa fondation. D'autres ont parlé comme il convenait des merveilles du Grand-Palais où se tint le Salon de l'Automobile. Il convient ici de signaler que l'A.-C.-F., où l'on est très artiste, voulut que le théâtre contribuât au prestige de ses fêtes et organisa, dans les salons de l'hôtel de la place de la Concorde, une soirée théâtrale dont tous les privilégiés qui y assistèrent garderont un éblouissant souvenir.

Musique, danse, comédie, les organisateurs avaient mis à contribution, pour la composition de leur programme, les trois muses théâtrales.

Mlle Jane Margyl ravit l'auditoire dans des compositions de Carl Bohn et d'Erlanger.

La belle danseuse Trouhanowa interpréta, avec sa sûreté et son charme souverain, un fragment de *Médora*, ballet inédit de Pugni, où MM. Chlustine et Rizzo furent ses dignes partenaires.

Ce fut encore le Théâtre-Antoine, dont les excellents pensionnaires : M. Signoret, Mlles Jeanne Lion et Miller, avec M. André Antoine, lui-même, interprétèrent, comme ils savent le faire : *Depuis six mois*, comédie inédite en un acte, de M. Max Maurey.

Il y eut enfin une délicieuse fantaisie de Mme la baronne de Zuylen de Nyevelt : *Comédie dans un jardin*. Ce n'est pas la première fois que la femme du distingué président de l'A.-C.-F. affronte les feux de la rampe. Le Grand-Guignol joua, l'hiver dernier, une *Mascarade interrompue*, dont elle avait pris l'argument à un conte d'Edgar Poë, et qui répondait si bien à l'esthétique spéciale de la maison qu'elle y remporta un joli succès.

Cette fois, Mme de Zuylen a voulu prouver la souplesse de son talent en le produisant sous des dehors plus riants. Cette *Comédie dans un jardin* est une sorte de petite féerie intime dont les protagonistes : l'Amoureux, l'Amoureuse, le Jardinier, la Rose, le Lys et maintes autres fleurs disent assez la technique. Ces entités ont trouvé en Mmes Wilford, Stender, Bérengère, etc., et MM. Bussy et Jobert — tous artistes du Grand-Guignol — des interprètes de grand mérite et de grand zèle. Mlle Pierval s'y montra la grâce même dans le rôle de l'Amoureuse.

Cette petite pièce fut, en vérité, plus et mieux qu'un divertissement de grande dame, et les applaudissements de l'assistance d'élite devant laquelle elle fut représentée n'étaient point, il importe de le dire, une simple politesse d'invités courtois.

X. Y. Z.



…ford (…sol). M. Bussy (le Jardinier). Mlle Favières (la Rose blanche). Mlle Mancini (la Rose rose). Mlle Bary (la Marguerite). Mlle Berengère (la Pensée). Mlle Alpe (le Lys).



Mlle Pierval (l'Amoureuse). M. Jobert (l'Amoureux)

Clichés Studio-Lux

Cl. Studia Lux.



Robiquet. Mme Nancy-Vernet. Mme Camille Pert. J.-H. Rosny. Coutant. Daniel Lesueur. M. Prévost (Président). Henry Lapauze. Jules Mary.
Paul d'Ivoi. Félix Jahyer. G. Lecomte. Daniel Riche (Vice-Président). Auguste Dorchain (Vice-Président). de Larmandie.

Le Théâtre dans le Monde

LE DINER DES GENS DE LETTRES

S'il faut être riche pour pouvoir s'offrir un objet d'art, acquérir le tableau d'un peintre célèbre, entendre un grand artiste, visiter une rare exposition, il n'est pas indispensable de voir couler le Pactole devant sa porte pour s'initier aux beautés littéraires de la langue française.

En effet, s'il est des bibliomanes délicats qui sont à la recherche de manuscrits introuvables et de reliures de haut prix, il n'est guère de petits, d'humbles, qui n'achètent en même temps que le pain matinal et quotidien... un sou de littérature.

Tous les romanciers psychologues, philosophes, idéalistes, matérialistes, moralistes, écrivains français ou étrangers ont un nombre incalculable de publications, qui, en dehors du livre, portent leur pensée vers le peuple. Tous les journaux, revues, magazines, donnent, prodiguent des romans. Les uns sont des œuvres d'observation, d'étude, de passion, les autres sont populaires.

Quel est le fidèle abonné du *Petit Journal* qui ne connaît pas Daniel Lesueur ou Maxime Villemer ?

Apprendre quelque chose de l'existence privée de ces auteurs connus est une joie pour le public, car leur vie est livre si fermé que bon lecteur ne sait souvent pas que tel nom connu d'homme n'est qu'un masque dissimulant une femme.

— Qu'est-ce que la Société des Gens de Lettres ? entendai-je demander, il y a quelque temps, par un profane. On répondit : « Une corporation qui fut organisée en partie par le baron Taylor pour permettre à ceux qui tiennent une plume de faire respecter leurs intérêts, de pouvoir conserver la propriété de leurs œuvres, de faire valoir leurs droits, non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Le délégué du Comité est Léonce de Larmandie.

Il me faudrait un volume pour analyser en détail le fonctionnement de cette société, qui compte parmi ses membres les plus illustres des lettres ; je n'ai pas qualité pour parler de ces questions administratives ; je veux simplement tendre la main à mon aimable lecteur, et lui faire voir, par une porte entrebâillée, une réunion de ces auteurs qui souvent le charment, un dîner où se rencontrent les gens de lettres. Ce petit coin de Paris est généralement très fermé, et il faut montrer patte blanche pour y être admis.

L'admirable et toujours regretté baron Taylor, qui a attaché son nom à tant de fondations d'assistance artistique, désirait, en dehors des séances de Comité, créer un moyen de faire se rencontrer les membres de l'Association. A force de patience, il vit sa pensée prendre corps, son rêve devint une réalité lorsqu'il fonda le dîner des gens de lettres. Malgré ses efforts, les habitués étaient peu nombreux ; seuls, de graves sociétaires y assistaient... bref... on s'ennuyait !

Vers 1889 ou 90, Edouard Montagne, qui était délégué, et deux sociétaires, Félix Jahyer et Ernest Benjamin, voulurent essayer de donner un nouvel essor à ces réunions en changeant leur organisation. On résolut, sur leur demande, d'élargir le cercle des admis en invitant les adhérents, certains directeurs de journaux abonnés, des éditeurs, à s'asseoir à côté des illustres confrères, et on décida que tous les seconds lundis du mois, sauf pendant les vacances, ce dîner aurait lieu ; le premier fut donc fixé au 10 mars 1890 et présidé par François Coppée.

Il eut un très grand succès, et tous les noms brillants dans les lettres furent inscrits à la place présidentielle où se succédèrent mensuellement des Jules Simon, Armand Sylvestre, Théodore de Banville, Arsène Houssaye, L. Ratisbonne, Jean

Cl. Studia-Lux.



...me Maxime Villemer. Jules Mary. Éd. Franck. G. Lecomte. Mme Nelly-Hager. Ctesse Rostopchine. Dr Cabanès.
L. Riotor. d'Églantine. Félix Jahyer. Rosny.
Auguste Dorchain (Vice-Président). Mme Lemaitre. Henri Germain. Pourot. Couvreur. Coldine. Albert Cim.

Aicard, Gustave Nadaud, Sardou, Ludovic Halévy, Zola, Cherbuliez, Larroumet, Paul Arène, Lavedan, Aurélien Scholl, Marcel Prévost, Camille Le Senne, M. Donnay, Clovis Hugues, Léo Claretie, Alfred Duquet, Rosny, Dorchain.

C'était chez le légendaire Brébant qu'on se réunissait à la fondation, puis on vint se fixer chez le célèbre Marguery, qui a une vrai dévotion pour les littérateurs. Il réserve ordinairement à la Société une salle au rez-de-chaussée, appelée la Serre. Elle est complètement décorée de rochers minuscules garnis de plantes grimpantes, de fleurs, de ruisseaux, et donne dans un grand salon où se met le couvert. Lorsque l'assistance est très nombreuse, on ajoute des tables dans la serre.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire, il faut passer devant un saint Pierre administratif qui vous tend une plume pour signer une feuille de présence et un plateau d'argent pour y déposer votre or. L'obole, qui donne droit à la nourriture corporelle, est de sept livres (sans sols). Dès l'entrée, a lieu un vrai combat diplomatique... dont les vainqueurs, ou plutôt les premiers arrivants, ont le prix : une bonne place. C'est Félix Jahyer (un des questeurs de la Société, l'autre est Michel Provins), qui a la très délicate mission de placer les convives.

Organisateur de la première heure, des trois amis, il est hélas resté seul. Félix Jahyer a réellement un mal infini à satisfaire tout le monde, car, ne devant pas prévenir de sa venue, chacun arrive souvent quand il n'est pas attendu, et si une physionomie illustre se trouvait mal placée, trop éloignée du président, l'aimable et bon Jahyer en serait bouleversé. Il doit donc toujours prévoir et... réserver. Il a à lutter aussi avec les difficiles, les exigentes, car souvent quelques dames, craignant les soi-disant courants d'air, pensent ne devoir les éviter qu'à la table... présidentielle ! Puis, chacun bien assis, bien avoisiné, on attaque le potage. La conversation se maintient dans une note calme, mais à mesure que les plats se succèdent, sans devenir bruyant, on est plus animé, plus vivant. Chacun cause selon sa nature, les uns intérêt, ne venant que pour cela, les autres, art. Il m'est arrivé quelquefois d'oublier que j'avais à nourrir la bête pour écouter disserter ou respirer des fleurs de poésie. Filet aux champignons... sole de la maison... me disait respectueusement le porte-plat... Oui... vous avez raison...

Vers la fin du repas, on aperçoit la physionomie connue du maître de céans qui vient voir si « ces messieurs les Gens de Lettres sont bien servis », puis, un discret ch...ut... ch... et le président se lève pendant que le calme se fait.

Il prend alors... la parole... ou un petit papier... qui va guider sa mémoire paresseuse. Ce toast est toujours très soigné, de forme élégante et littéraire ; souvent, c'est un feu d'artifice dont les étincelles sont renvoyées comme volants par les membres du Comité qui, placés à droite et à gauche du président, lui souhaitent la bienvenue. Il est d'usage de parler au président de sa valeur personnelle, de son œuvre, mettant sa modestie à rude épreuve. Vrai ! ces gens charmants ont l'esprit bien français, souvent même ils rétrogradent et sont un peu gaulois, juste assez pour faire sourire les dames. Ces messieurs veulent bien nous faire l'honneur de ne pas oublier que tous auvergnats... pardon, gens de lettres, nous sommes pourtant femmes.

Dès que les discours sérieux sont terminés, un amusant confrère, Henry Buguet, dont la devise parlante est : *Ma vie a un but gai*, prend la parole. Je dis prend la parole, quoiqu'il chante, car il essaye de chanter... pour le président. Une des qualités essentielles des chansonniers du *Caveau*, dit-il lui-même, une règle absolue, est de chanter faux, et il est, je vous assure, conforme au règlement. Spirituel, mordant, amusant, il a la rime riche quand il chante Daniel Riche. Après dix, quinze couplets quelquefois d'Henry Buguet, on se lève pour le café, qu'on prend debout dans la serre. Puis, entre dix heures et demie et onze, un à un, on se retire. Quelques confrères partent ensemble et vont prolonger dans un café du boulevard la soirée trop tôt terminée, ébauchant ou finissant de traiter des affaires. Je ne peux que faire une description incomplète de ces dîners, car, de même qu'il est des sensations ne se décrivant pas, de même je ne puis traduire le sentiment d'affable confraternité, l'esprit subtil, qui enveloppe d'une atmosphère sympathique tous ces artistes réunis.

Un de nos éminents confrères, Albert Cim, a écrit un livre exquis qui s'appelle le *Dîner des Gens de Lettres*, il faut le lire, si on veut comprendre le charme de la réunion comme le mordant du mot emporte-pièce... si on veut enfin pénétrer dans cet antre des dieux du Parnasse ! Je voudrais citer quelques-unes des spirituelles anecdotes si bien dites par Albert Cim, j'y renonce, ne sachant laquelle conter et craignant de ne pas leur conserver cette note si personnelle qui fait de chacune des pages de ce livre une enluminure émaillant l'ouvrage ; je vous dis : lisez !

NANCY-VERNET.

Cl. Studia-Lux.

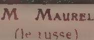


R. Bouchard. Mme Jehan d'Ivray. G. Landrieu. Victor Margueritte. G. Lecomte.
Jules Mary. Félix Jahyer. de Larmandie. Albert Cim. Riotor. Mme Nancy-Vernet

Clichés Studia-Lux.



M. MORTON (la Japonaise) M. MAUREL (le russe)





X° TABLEAU. — *Le Rialto.*



L'auteur : M. JULES OUDOT.

Concerts & Music-Halls

LA REVUE DU CASINO DE PARIS



Mme TARIOL-BAUGÉ (la commère).

ENTRE tous les grands music-halls, c'est le Casino de Paris qui arrive bon premier, cette année, avec sa Revue, dont MM. Jules Oudot, Briollet et Lelièvre eurent mission de combiner l'ordonnance, ce qu'ils firent, d'ailleurs, avec la sûreté que donne une expérience consommée de cet art particulier. Quant à la façon dont MM. Borney et Desprez ont réalisé les conceptions de leurs auteurs, elle est au-dessus de toute critique : les costumes qu'ils commandèrent à Landolff ne le cèdent pas en somptuosité aux décors que brossa Menessier, et les arran-



Mlle FINA MONTJOIE et M. GADBIN.



M. MAUREL (Joseph).



Mlle REMO (Muriette). Mlle RENÉE LAUNAY (Morelli.)



Mlle DE SONY.

Clichés Studia-Lux.


M[lle] Paule Morly (l'interprète).


M[lle] Gaby de Naval, M[lle] Kamouna, M[lle] de Sony (les P. T. T.)


M. Maurel (le soldat civil).


M[lle] Fina Montjoie (Cœur de Moineau).

gements harmoniques du maëstro Léo Pouget sont aussi dignes d'éloges que les divertissements et la mise en scène du chorégraphe Eugénio.

Mais c'est surtout par l'interprétation que ces choses se recommandent à l'attention des foules, et sur ce point il n'est pas téméraire d'affirmer que rarement programme de Revue réunit une semblable pléiade d'artistes.

C'est M[me] Tariol-Baugé, la cantatrice à la voix généreuse, et Dambrine, l'excellent baryton Martin, qui tiennent les rôles de la commère et du compère, il n'est pas besoin de dire avec quelle autorité leurs triomphes passés ne permettent plus de les discuter. C'est ensuite le plus délicieux quatuor de divettes : M[lles] Kamouna, Paule Morly, Fina Montjoie et Renée Launay, jolies femmes bien chantantes et bien disantes, dont le succès est aussi vif que légitime ; M[lle] Gaby de Naval, de franche et de gaie fantaisie ; M[lle] de Sony, M[lle] Remo, d'autres encore, et ce sont aussi d'adroits et subtils comédiens comme MM. Gosset, Eugénio, Gadbin. Mais ne faut-il pas mentionner à part Maurel et Morton, prodigieux, étourdissants sous leurs divers aspects ?

Enfin — car il convient de n'oublier personne — il y a aussi la foule, cette foule dont le programme catalogue les nobles travaux sous ces désignations frisant l'anonymat du matricule : un page, une gigolette, une poire, une constellation, un soldat. Rendons justice également aux « petites femmes ». Sous la jupe, sous le maillot, sous l'uniforme ou les oripeaux où elles s'insinuent successivement, elles déployèrent le même zèle soutenu et elles aussi, les « petites femmes », elles contribuèrent à assurer le succès de la Revue du Casino.

G. F.


M[lle] Kamouna (la Nature).

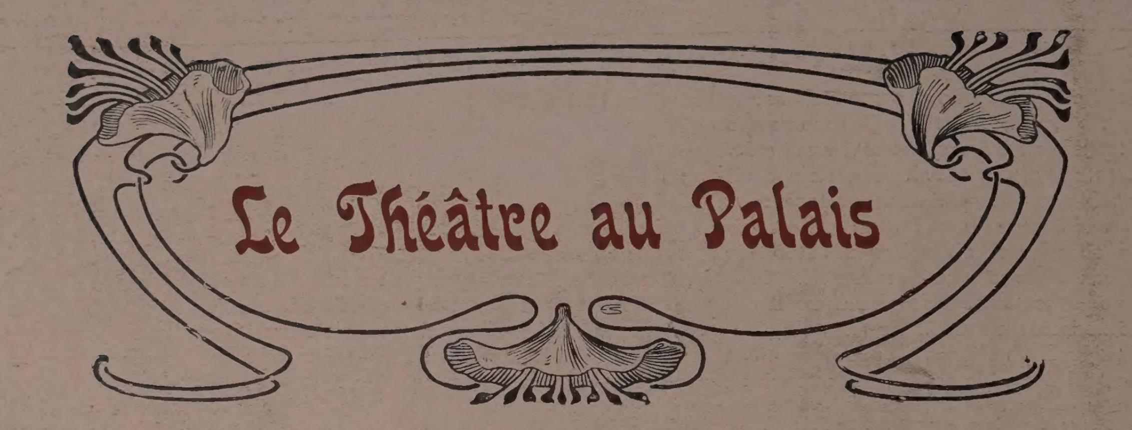

M[lle] Remo (Roméo).


M[lles] Marguerite et Simone.
(une anglaise). (une alliance).


M[lle] Remo (la sauterelle).


Miss Lowler (royal Cythère).


M[lle] Léa (le tambourinaire).



La dernière quinzaine de 1905 a été, pour le Théâtre, la période des divorces; les auteurs se sont séparés pour incompatibilité d'humeur, leurs interprètes ont suivi leur exemple, tandis que les directeurs obtenaient des tribunaux la consécration d'adultères qui, pour être compréhensibles et peut-être justifiables, n'en étaient pas moins illicites.

Drames et vaudevilles se sont joués devant les tribunaux. Commençons par la tragédie.



Or, le 20 décembre 1905, le tribunal de l'Inquisition dramatique s'étant réuni sous la présidence de M. Georges Ohnet, décida de juger le crime de lèse-société encouru par deux des auteurs les plus chers au public.

Le président, dont la maladie avait fait détourner les opinions toujours inébranlables, voyait se grouper autour de lui tous les maîtres vénérables du Théâtre.

Tout d'abord, on ouvrit les bras à l'« Enfant prodigue » qui revenait à sa tendre mère la Société, après une rapide éruption : M. Michel Carré fut acclamé.

Mais, hélas ! l'accusateur public, M. Bernstein, ayant apporté les accessoires du Gymnase, fit souffler la Rafale, elle passa, longue et terrifiante, sur les têtes innocentes de Tristan Bernard et Godfernaud, qui avaient eu l'impudence de triompher à l'Athénée.

C'est un grief qu'on pardonne difficilement à un confrère que de voir ses œuvres réussir, et les auteurs de l'Athénée connurent toute l'amertume de leur triomphe.

On leur reprocha de se faire jouer sur une scène mise en interdit, dans un théâtre qui est hors la loi. On alla même jusqu'à dire que *Triplepatte* ne battait que d'une aile.

Après les trois sommations d'usage, réitérées avec des tons dont l'ambiguité ne laissait pas d'être comique, Tristan Bernard se défendit avec sa franchise et son esprit naturels, mais devant des gens peu... disposés à le comprendre

Aujourd'hui, l'exclusion est prononcée, les têtes des condamnés sont exposées au pilori, mais sous les yeux *attristants* s'échappe un ironique et fin sourire qui laisse deviner aux vénérables qu'ils viennent de commettre une nouvelle sottise.



Au Palais de Justice, c'est le véritable vaudeville qui se déroula avec le divorce Porel-Réjane.

La troisième Chambre du Tribunal avait, il y a quelques mois, ordonné une enquête; les parties avaient versé au débat des lettres et certains petits carnets, dont l'indiscrétion peut devenir fatale à ceux qui ont l'imprudence de leur confier leurs secrets journaliers. Les juges, édifiés par certains témoins qui affirmaient avoir assisté aux préludes si naturels et pourtant si fortement interdits par la loi, ont trouvé dans ces témoignages la preuve de l'adultère.

Dans une société bien organisée, dans un de ces mondes que rêvent nos romanciers et que souhaitent nos dramaturges, ce ne seraient là que peccadilles sans importance : la vie a de ces nécessités que la morale devrait ignorer. Mais le Tribunal fut inflexible et Mme Réjane entendit prononcer contre elle un divorce, que tout le monde attendait sans en pouvoir présumer le bénéfice.

Heureusement pour elle, sa prochaine union avec un théâtre dont pourtant, par une singulière contradiction, elle restera la maîtresse, lui donnera un époux à ses ordres, pour lequel elle fermera le rideau quand il lui plaira; on dit même que pour éviter toute indiscrétion elle supprimera le trou du souffleur.

Enfin, le dernier divorce de la quinzaine, a été celui qu'a prononcé la Cour entre Mlle Carlier et son fourreur.

Avec une générosité toute spontanée, ce dernier avait offert à l'artiste de l'Odéon un superbe manteau de zibeline; non pas que son admiration bien naturelle ait voulu réchauffer par ce procédé le cœur de Mlle Carlier à son égard, mais plus simplement et surtout plus commercialement, pour que ce manteau, photographié, publié, décrit, et promené avec l'aimable actrice, fasse dire aux populations émerveillées que seule la maison X... habillait bien, selon une formule connue.

L'indulgence infinie de Mlle Carlier laissa faire cette réclame... sur son dos (le terme est trop juste pour l'écarter) elle reçut même une photographie dédiée à « la plus délicieuse enfant du monde civilisé ».

Bref, tout le monde était content, quand M. X... eut la fatale idée de réclamer quelque 12.000 francs comme prix de la fourrure.

Mlle Carlier, tout naturellement, répondit : la peau ! Ce qui, pour être un jeu de mot, n'en est pas moins véridique. Il paraît que M. X. avait voulu placer au dos du manteau l'adresse nouvelle de sa maison. Enfin on plaida.

Déjà M. Seré de Rivières avait donné tort au fourreur, car on ne pouvait comparer la sixième page d'un journal avec la plus délicieuse enfant du monde civilisé, et la Cour de Paris vient de confirmer le jugement du bon juge, affirmant ainsi sa galanterie, et prenant le parti le moins pénible, car ce divorce avec un fourreur est peu de chose, mais la séparation de corps avec un manteau de zibeline est certainement des plus pénibles.

Me Adrien PEYTEL.



a-Lux.

Illumination du Grand-Palais et de l'Avenue Alexandre pendant le Salon d'Automobile.

CHRONIQUE DES SPORTS

VIII[e] SALON DE L'AUTOMOBILE. — Des flots de lumière, des montagnes de chefs-d'œuvre, des millions de visiteurs, un succès sans précédent ! Comment sera-t-il possible de faire encore mieux l'an prochain... de trouver un clou plus sensationnel?... Avis aux amateurs !... et de nous offrir un coup d'œil plus magnifique?... Problème difficile posé à M. Ribes !

Le péristyle était digne de l'Olympe, et les dieux y eussent retrouvé leur lumière accoutumée. A l'extérieur, sur la colonnade nettement découpée, le bleu d'azur des tubes à vapeurs de mercure s'estompait en des pénombres violettes qui feront la joie... ou le désespoir des réalistes. A l'intérieur, les Mille et une Nuits à tous les stands et à tous les étages. Et tout cela admiré par un nombre toujours croissant de nos jolies Parisiennes. J'en sais, par exemple, qui se sont plaint d'avoir été admirées, elles-mêmes d'une façon trop... saisissante dans cette foule pressée et très mêlée.

Nos constructeurs français ont eu affaire à forte partie, mais ils ont réussi à présenter des merveilles de mécanique et à conserver leur rang.

Beaucoup sont, d'ailleurs, satisfaits — une fois n'est pas coutume — des résultats commerciaux de cette exposition.

L'AUTO-REDOUTE organisée par notre aimable confrère Viterbo, fut une fête mondaine très réussie, à laquelle nous dûmes d'exquises impressions dès l'entrée, notamment rue Blanche, où se pressait une foule élégante et parfumée, anxieuse d'arriver enfin dans le splendide hall du Casino, étincelant sous les feux d'une originale décoration lumineuse, qui fut très admirée. Dans les loges, gracieusement décorées, et sur lesquelles flottent des légions de bannières — *à la disposition de usted* — une pléiade d'astres de toutes grandeurs, mais tous charmants, prennent gaiement une part active à la fête. Des serpentins multicolores, telle une averse d'étoiles filantes, se croisent en tous sens; les deux orchestres des maëstros Pouget et Goublier répandent alternativement, dans l'atmosphère enfiévrée, leurs torrents d'harmonie joyeuse. Et tandis que sur la scène, sur l'estrade centrale, ou au milieu du public — qui ne s'en plaint pas — les numéros artistiques et les épreuves aimablement sportives se succèdent sans relâche, des *Galliettes* électriques enrubannées, fendant à coup de corne la foule grouillante des habits noirs, égayée par les jolies donneuses de « faveurs » ou de « thyrses fleuris », transportent, çà et là, les membres du Jury dans leurs élégantes toilettes.

Ah! pour un jury, c'est un jury soigné... Jugez-en ! M[mes] et M[lle] Renée Duminil — honneur au président ! — B. Toutain, Félyne, Lucie Jousset, Marguerite Nell, Angèle Héraud, Ellen Baxone ; Alice Bonheur, Eve exquise ; Sylviac... Allo ! Allo ! mademoiselle ; Derminy, s'arrachant aux splendeurs quelque peu décolletées de la Revue du Palais-Royal ; Yvonne Maëllec; Marguerite Brésil, Biana Duhamel, Odette Dulac, Jeanne Bloch, Miss Campton, Eveline Janney, Lili Malza, Alice de Tender, etc... Pardon, si j'en oublie.

Des clous ? On nous en avait promis beaucoup et on nous en a servi davantage.

Côté des *arts* : Jeanne Bloch, huchée sur un perchoir, conduisant l'orchestre; les chansons du bon barde breton Yvonneck; les airs espagnols de M[lle] Debriège qui mirent la salle en délire ; le joli ballet « les Sirènes », de M[me] Coeschel, musique de L. Gonzalès ; Nadia Borrelli, la Tanagra sculpturale ; le *Tango* de la Revue du Palais-Royal, le suggestif Tango, sorte de danse du ventre qui se pratique par la friction des côtés opposés, dansé par les brillants interprètes de la Revue, M[me] Derminy et Miss Campton, MM. Tréville et Jullien ; et enfin, en surprise, le concours de beauté, jugé par les maîtres Léandre et Grün.

Côté des *Sports*, un assaut de boxe à la française, par M[mes] Ganet et Denys, élèves du professeur Minguet, en maillots violets, très tendus... Bravo pour les jolis coups de pied à la figure !... Un hilarant combat entre Delphin, champion de Jiu-Jitsu, et François le Farinier ; le polo à bicyclette, très bien réglé. Un championnat de luttes féminines. Ici, les vigueurs masculines, les muscles aux formes carrées, brutalement saillants, dont nous fûmes plus que rassasiés, sont avantageusement remplacés — aux endroits correspondants — par des rondes bosses au galbe bien féminin... heureusement ! Mais, au grand désespoir des concurrentes, la *Ceinture de Soie* n'a pas été attribuée et a dû être remise en challenge, pour une autre fois !

Clôture par l'*Auto-Cinématographe*... joli moteur, avance à l'allumage, très bien réglée... Fils prudents, n'y conduisez pas vos pères !... Et enfin « rabiot » de quelques joyeux concours, improvisés, mais bien appropriés à l'heure tardive à laquelle la redoute s'est terminée... au regret de tous.

JEAN DYDE.

Les Tréteaux de la Mode

Comme étrennes, les théâtres ont offert aux Parisiennes un véritable bouquet de *premières*. Qui dit *premières*, dit toilettes nouvelles, et rien qu'à les énumérer on éprouve un délicat plaisir.

La robe de théâtre n'est pas souvent pratique : cette fois, l'Athénée et l'Odéon se sont rencontrés pour nous donner des toilettes de vraies jeunes filles, merveilles d'ingénuité et de fraîcheur. Vous avez déjà entendu parler de la robe de Dieterle (*Triplepatte*) en tulle blanc, brodée de libellules d'argent. Sa toilette de mariage civil est plus radieuse encore. En mousseline de soie rose, la robe est garnie de liberty même ton et de dentelle d'argent. La même dentelle se retrouve au corsage.

Ces dentelles précieuses sont de haute mode, puisque dans le même acte Mlle Prince, dans un habit de soie bouton d'or, nous montre une garniture similaire en dentelle d'or, cette fois. Une jupe de mousseline blanche, incrustée de Bruges, accompagne cet habit, dont la coupe évoque les modes chères à la tant belle Mlle Sorel.

Cl. Reutlinger.



Mlle [illegible], dans *Triplepatte*.
Costume de Paquin.

Mais revenons aux toilettes d'ingénues. Mlle Marthe Régnier, que chaque création trouve plus candidement jeune, est adorablement gamine dans la pauvre petite robe où elle apparaît au premier acte de *Jeunesse*. En lainage quadrillé blanc et noir, relevé d'un rien de lingerie, c'est bien le costume de la lectrice pauvre qui ne pense à rien moins qu'à faire valoir sa radieuse jeunesse. Mais, au deux, quelle transformation! c'est la sombre chrysalide redevenue papillon, un joli papillon gainé de tussor vert tendre, éclairé d'une guimpe et de manchettes en dentelles roussies. Une guirlande de fleurs chante la joie de vivre sur la jupe souple : un vrai poème de printemps.

Plus sérieuse, la robe de voyage en drap tourterelle. Quant au déshabillé de crêpe de Chine du troisième acte, il marque parfaitement la gradation : la jeune fille est femme, maintenant. D'un rose mourant, sa forme Empire laisse imprécises les jolies lignes de la taille que souligne à peine un court boléro bordé de dentelle or et blanc; cette même dentelle au bas de la jupe.

Enfin, la robe du dernier acte, la toilette sévère. En velours miroir noir, simplement ornée de galons de tresse mohair. Un sobre gilet de broderie ancienne rehausse ce fourreau sombre, où se reflète un peu de l'état d'âme de la mignonne héroïne.

Il n'y a pas que Marthe Régnier, dans *Jeunesse*. Les robes de Mme Dux, plus marquées, sont aussi délicieuses. Elles sont signées Drecoll ; n'est-ce pas tout dire?

Son tea-gown en tulle brodé ivoire, formant tunique sur une vaporeuse jupe orchidée; sa toilette de campagne en tulle crème, avec bouquets de roses peints; enfin sa robe de drap *malachite* — le ton dernier cri — du dernier acte, sont autant de merveilles.

* * *

La Renaissance a de nouveau changé d'affiche. L'*Espionne* — alias *Dora* — est luxueusement habillée. On n'en saurait douter, rien qu'en lisant les noms d'artistes : Mme Brandès, Dufrêne et Mlle Juliette Darcourt.

Le peignoir de Mme Brandès, au premier acte, est une trouvaille. Imaginez une jupe de soie blanche garnie de volants de dentelle. Sur cette jupe une tunique de gaze carminée, froncée à la taille et relevée légèrement avec une allure de paniers aux hanches. Des dentelles du même ton l'ornent au bas, tandis que les manches courtes sont retenues au coude par des rubans. Une chute gracieuse de mousseline de soie rose forme devant de corsage et rejoint la jupe. C'est nouveau.

Très simple, la robe du second acte, gris d'étain. La jupe unie est légèrement froncée à la taille. Une dentelle également grise agrémente le corsage ouvert sur une guimpe de tulle blanc dont le col est sobrement liseré de rose bois.

Mais la robe type, c'est la merveilleuse toilette de jardin que la même artiste nous montre aux derniers actes. Imaginez qu'elle est toute entière faite de petites roses en mousseline de soie et de liberty frangés, seul le haut du corsage est tout en dentelles. Sur cette robe de fées, Brandès jette un grand manteau vert, aux larges ailes, que souligne une bordure pompadour encadrée de volants de blonde. C'est d'une harmonie inimitable.

Mme Dufrêne dissimule l'ingratitude de son rôle sous de bien jolis chiffons. Entre autres, certaine robe pervenche : en mousseline transparente de blanc, la jupe est coupée d'entre-deux de dentelle et bordée de velours bleu. Un blouson de vieil alençon s'est trouvé sur un entre-deux de dentelle bleu liseré de velours bleu.

Quant à Mlle Juliette Darcourt, sa robe princesse en gaze bouton d'or, brodée de plusieurs tons d'or éteint avec un volant de dentelle brodée d'or autour du décolleté est une simple merveille.

En somme, la grande nouveauté actuelle, dans les modes de théâtre qui seront demain celles de la ville, c'est la grande variété de dentelles colorées : dentelles rouges, grises, bleues, et celles, plus somptueuses, tissées d'or ou d'argent.

C'est une mode fastueuse et qui, je parie surtout pour les dernières, ne risque pas de tomber trop vite dans la banalité.

ALINE GRENET.

Le Gérant : Charles RICHARD.